

COEUR À L'ARRÊT

Raven



Cœur à l'Arrêt

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Pulsation du Silence	4
Chapitre 2 : L'Écho du Métal	12
Chapitre 3 : Le Rictus de Julian	18
Chapitre 4 : Protocole d'Excellence	24
Chapitre 5 : Seuil Critique	32
Chapitre 6 : L'Apprentissage du Vide	38
Chapitre 7 : Le Reflet Brisé	44
Chapitre 8 : Le District Silicium	51
Chapitre 9 : L'Algorithme de la Peur	60
Chapitre 10 : Rupture de Rythme	67
Chapitre 11 : L'Automate de Sang-Froid	74
Chapitre 12 : La Salle des Murmures	81
Chapitre 13 : L'Autopsie du Vivant	88
Chapitre 14 : Cœur à l'Arrêt	96
Chapitre 15 : Fréquence Zéro	102

Chapitre 1

La Pulsation du Silence

Soixante-deux.

Le chiffre pulse en un vert de bile sur l'écran d'opaline enchâssé dans son poignet gauche. Elias ne le regarde pas ; il le ressent. C'est une basse fréquence qui résonne jusque dans sa mâchoire, une cadence de métronome imposée à une chair qui ne demande qu'à hurler.

Respirer n'est plus un réflexe, c'est une ingénierie. Une inspiration sur quatre secondes. Une apnée de deux. Une expiration lente, comme si l'on vidait un sac de verre pilé de ses poumons.

Elias Thorne est immobile au centre de son salon. L'appartement est une épure clinique de béton brossé et de verre fumé, un mausolée pour vivant où chaque angle vif semble avoir été conçu pour ne laisser aucune prise à l'imprévu. Ici, rien ne dépasse. Rien ne vibre. Le silence est une membrane épaisse que seule la rumeur étouffée de la métropole parvient à griffer de l'extérieur.

Soixante-quatre.

Le chiffre a bougé. Elias ferme les yeux. Derrière ses paupières, il voit la structure de l'Apex. Il connaît chaque millimètre de ce dispositif, non pas parce qu'il l'a conçu, mais parce qu'il est devenu son architecture intérieure. Le bracelet de polymère noir enlace son poignet, mais c'est l'extension, la fine tige de tungstène qui remonte sous sa peau, le long de son bras, pour venir se loger contre la carotide droite, qui dicte sa survie.

Un baiser de métal froid contre la source de vie. Si son cœur s'emballa, si l'adrénaline inonde ses veines, le ressort se libère. Une ponction chirurgicale. Une mort propre, instantanée, silencieuse. La paix définitive par la perforation.

Il déplace sa main droite, avec une lenteur de reptile, vers le plan de travail en quartz. Ses doigts sont longs, effilés, mais les extrémités sont jaunies, rongées par une anxiété que même la technologie ne parvient pas à lisser tout à fait. Il saisit le verre d'eau. Le contact du froid est un risque. Le choc thermique pourrait faire bondir le muscle de quelques battements.

Garde le contrôle, Elias. Le chaos est une erreur de calcul.

Il boit. L'eau glisse dans sa gorge. Il imagine le liquide refroidir ses artères, calmer l'incendie latent qui couve sous son sternum depuis trois ans. Depuis l'Accident.

Soudain, une image. Un flash de rouge. Le reflet d'un gyrophare sur un pare-brise brisé. L'odeur de l'essence mêlée à celle du parfum de Clara. Le cuir brûlé.

Soixante-huit.

L'Apex émet un sifflement ultrasonique, une vibration que lui seul entend dans la boîte crânienne. C'est l'avertissement. La menace. La tige de tungstène s'est tendue. Il sent la pointe appuyer contre le battement de son artère. Un millimètre de plus, et le "Zen Obligatoire" de NeuroSync deviendra éternel.

— Calme-toi, murmure-t-il, sa propre voix lui parvenant comme celle d'un étranger. Ce n'est que de la mémoire. La mémoire n'est qu'une donnée corrompue.

Il fixe le mur gris en face de lui. Il décompose la structure du béton. Les agrégats. Le liant. La tension superficielle. Il se transforme en machine. Il évacue Clara. Il évacue

le sang sur ses mains. Il devient le vide.

Soixante-trois.

Soixante.

Cinquante-huit.

Le danger s'éloigne, laissant derrière lui une sueur glacée qui perle à la racine de ses cheveux. Il est vivant. Pour cette minute, du moins.

Il s'approche de la baie vitrée qui surplombe la ville. En bas, la fourmilière s'agite. Des millions de battements de cœur désordonnés. Des millions de personnes qui ne savent pas qu'elles sont à une émotion de la rupture. La plupart ne portent pas l'Apex. Ils sont encore "libres" de s'effondrer, de pleurer, de s'enrager. Elias les regarde avec une pitié qui ressemble étrangement à de la haine.

Le Dr Sarah Vane lui a dit, lors de la dernière séance de calibration : *"L'émotion est un résidu évolutif, Elias. C'est le bruit qui empêche le signal de passer. Avec l'Apex, vous n'êtes plus une victime de votre biologie. Vous êtes le maître de votre propre silence."*

Maître. Le mot a un goût de fer rouge.

Il se dirige vers son bureau d'architecte. Des plans holographiques flottent dans l'air, des structures impossibles qu'il dessine pour des clients qui veulent des forteresses de luxe. Il trace une ligne, efface une ombre. Ses mouvements sont économes. Il a appris à ne plus jamais lever le bras trop vite, à ne plus jamais rire, à ne plus jamais s'indigner. Il est une statue de chair.

Soudain, un signal sonore retentit dans l'appartement. Ce n'est pas le bip discret d'un appareil ménager. C'est une fréquence chirurgicale, celle de NeuroSync.

Son poignet s'illumine d'une lueur orange, agressive. Le bracelet vibre contre son radius.

[NOTIFICATION PRIORITAIRE : MISE À JOUR SYSTÈME OBLIGATOIRE]

Elias se fige. Les mises à jour sont d'ordinaire nocturnes, invisibles. Elles ajustent les seuils de tolérance, raffinent les algorithmes de détection.

[NOUVEAU PROTOCOLE DE SÉCURITÉ : "EQUILIBRIUM V.4"]

[INSTALLATION DANS 60 SECONDES. VEUILLEZ VOUS ALLONGER ET MAINTENIR UN RYTHME CARDIAQUE INFÉRIEUR À 50 BPM POUR LA RE-CALIBRATION DU TUNGSTÈNE.]

Cinquante ?

Le cœur d'Elias bondit. Soixante-cinq. Soixante-sept.

— Non, non, non... souffle-t-il.

Cinquante battements par minute. C'est le rythme d'un homme en sommeil profond. C'est presque la mort. S'il n'atteint pas ce seuil, le système considérera la recalibration comme un échec. Et un échec, pour l'Apex, signifie que l'hôte est instable.

Le compte à rebours commence sur son poignet.

59... 58... 57...

Il se laisse glisser au sol. Le béton est froid contre son dos. Il doit ralentir. Il doit mourir un peu pour rester en vie.

Il ferme les yeux. Il tente de visualiser son cœur comme une pompe fatiguée, une

machine qu'on débranche lentement. Il sent la tige de tungstène bouger sous la peau de son cou. Elle se rétracte, puis se repositionne, cherchant un nouveau point de pression, plus sensible, plus létal. La mise à jour n'est pas logicielle, elle est physique.

45... 44... 43...

Son pouls est à cinquante-cinq. Trop haut. Trop de vie en lui.

Il pense à la neige. Il pense aux étendues blanches de l'Arctique où rien ne bouge. Il essaie d'imaginer que son sang est du mercure, lourd, lent, toxique.

30... 29... 28...

Cinquante-deux BPM.

La panique, cette vieille amie vicieuse, gratte à la porte de son esprit. Si le cœur ne descend pas, l'aiguille va s'enfoncer. Il le sait. Il l'a vu sur les forums clandestins avant qu'ils ne soient fermés par la milice de NeuroSync. Les "défaillances de mise à jour". Des corps retrouvés dans des salons parfaits, une seule goutte de sang sur le col de la chemise, le visage figé dans une expression de calme absolu. La paix par décret corporatif.

15... 14... 13...

Cinquante-un.

Elias retient sa respiration. Il ne s'agit plus de respirer maintenant, il s'agit d'arrêter le temps. Il sent la pointe de l'aiguille mordre la paroi de son artère. Une piqûre de moustique. Une promesse de néant.

5... 4... 3...

Cinquante.

L'écran passe au blanc. Une décharge électrique glacée parcourt son bras, remontant jusqu'à sa nuque. Elias arque le dos, ses muscles se contractent dans un spasme silencieux. Ses yeux se révulsent.

Puis, plus rien.

Le silence revient, plus lourd qu'avant. Elias reste allongé sur le béton, le regard vide fixé sur le plafond. Il ne sent plus son bras gauche. Il ne sent plus la pointe contre son cou.

Il lève lentement son poignet.

L'écran affiche une nouvelle interface. Plus de chiffres. Plus de vert. Juste une icône en forme d'œil stylisé, le logo de NeuroSync, qui semble l'observer depuis les profondeurs de son propre derme.

[MISE À JOUR TERMINÉE. BIENVENUE DANS L'ÈRE DE LA PURETÉ, ELIAS.]

[NOUVEAU SEUIL DE TOLÉRANCE : 65 BPM (VEILLE) / 45 BPM (REPOS).]

[NOTE : TOUTE TENTATIVE D'INTERFÉRENCE PHYSIQUE AVEC LE DISPOSITIF ENTRAÎNERA UNE RÉPONSE DE NIVEAU 5.]

Le niveau 5. L'exécution.

Elias se relève péniblement. Il se sent différent. Plus léger. Plus vide. Comme si la mise à jour avait aspiré une partie de sa substance. Il se regarde dans le miroir de

l'entrée. Son teint est celui de la cire. Ses yeux sont deux trous noirs dans un masque d'ivoire.

C'est alors qu'il le voit.

Sur le miroir, écrit dans la buée de sa propre respiration courte, un mot qu'il n'a pas tracé. Ou peut-être que si, dans l'inconscience du spasme.

"COURS"

Mais Elias ne peut pas courir. Courir ferait monter son cœur à cent battements. Courir serait un suicide.

Il efface le mot d'un geste lent. Son reflet lui renvoie l'image d'un homme qui n'est déjà plus tout à fait là. Il est un prototype. Une donnée. Un pion dans le rêve de pureté du Dr Vane.

Son téléphone, posé sur la table, vibre. Un message s'affiche. Ce n'est pas NeuroSync.

L'expéditeur est inconnu.

"Ils ont menti sur l'Accident, Elias. Ta sœur n'est pas morte dans la voiture. Elle est dans le Programme."

Soixante-quatre.

Soixante-cinq.

L'Apex vibre. L'aiguille de tungstène, fraîchement recalibrée, frémit contre sa carotide, prête à corriger cette anomalie qu'on appelle l'espoir.

Elias Thorne ferme les yeux et, pour la première fois depuis trois ans, il a envie de

hurler. Mais il se contente de lisser sa chemise, d'ajuster son col pour cacher la boursouflure violacée de son cou, et de reprendre sa respiration chirurgicale.

Une inspiration. Quatre secondes.

Une expiration. Six secondes.

Le silence est son seul maître. Pour l'instant.

Chapitre 2

L'Écho du Métal

L'air du matin avait le goût du fer galvanisé. Elias franchit le seuil de son immeuble, et la ville le percuta comme un mur de verre liquide. À cette heure, la Métropole ne respirait pas, elle vrombissait. C'était une symphonie de fréquences inaudibles, un bourdonnement électrique qui lui pinçait les nerfs dès qu'il posait le pied sur le trottoir de basalte synthétique.

Il ajusta son manteau, remontant le col jusqu'à ses lobes d'oreilles. Le contact du tissu contre la boursouflure à sa base du cou était une caresse empoisonnée. Sous la peau, l'Apex dormait. Un parasite de tungstène et de silicium, greffé à même le vivant, attendant la moindre trahison de son pouls.

Soixante-deux.

Le chiffre s'affichait sur la périphérie de sa vision, projeté par ses implants rétiniens synchronisés au bracelet. Un métronome de survie.

Il commença à marcher. Sa démarche était fluide, trop fluide, celle d'un homme qui craint de briser le sol sous ses pas. Chaque mouvement était calculé pour minimiser l'effort, pour maintenir la chaudière interne à une température de morte-saison. Autour de lui, les cadres pressés de l'Avenue Sirius couraient après des secondes invisibles. Ils transpiraient, ils juraient, leurs visages étaient des masques d'agitation fébrile. Elias les regardait avec une pitié froide. Ils étaient libres de s'asphyxier de stress. Lui n'avait plus ce luxe. La liberté était devenue un péché capital.

À l'angle de la 42ème, le ciel se déchira.

Un sifflement strident, une chute de métal lourd. Un drone de livraison de la firme *Chronos*, destabilisé par une bourrasque ou un bug logiciel, plongea en piqué depuis les sommets de verre. L'impact fut d'une violence obscène. Le châssis de carbone explosa contre un abribus en une gerbe d'étincelles bleues et de débris tranchants.

Le cri d'une femme, strident, déchira le brouhaha urbain.

Soixante-douze.

Elias s'arrêta net. Ses pupilles se dilatèrent. Le bruit... Ce n'était pas celui d'un drone. C'était le froissement des tôles de la Volvo de son père. C'était le craquement du verre de sécurité qui se change en diamants de sang. L'odeur de l'ozone se mua en celle de l'essence chaude et de la terre mouillée.

— Clara ? murmura-t-il, sa voix n'étant qu'un souffle de poussière.

Quatre-vingt-quatre.

Le bracelet vibra contre son radius. Une vibration courte, sèche. Un avertissement.

« Stabilité compromise. Calibrez votre état émotionnel. »

La réalité se mit à tanguer. Les passants s'attroupaient autour du drone fumant, mais Elias ne voyait que le corps de sa sœur, coincé sous le tableau de bord, ses cheveux blonds collés par la poisse rouge. Il sentit la panique monter comme une marée acide dans sa gorge. Ses poumons refusèrent de se gonfler. L'oxygène était devenu du plomb.

Quatre-vingt-douze.

C'est alors qu'il la sentit. Une morsure glaciale à la base du crâne. L'aiguille de tungstène venait de quitter sa gaine de repos. Elle s'enfonça de deux millimètres dans la chair tendre, juste à côté de la carotide. Ce n'était pas une douleur franche, c'était une intrusion, un viol de l'intimité biologique. Le froid du métal se propagea le long de ses nerfs comme une décharge électrique.

— Non... pas ici... pas maintenant...

Il tourna les talons, chancelant, et s'engouffra dans une ruelle adjacente, un boyau de briques sombres saturé d'odeurs de bennes à ordures et de moisissure. Ses mains, autrefois précises, capables de tracer des plans d'une complexité absolue, tremblaient comme des feuilles sous l'orage.

Cent-quatre.

Le monde devint rouge. L'Apex n'était plus un compagnon de santé, c'était un bourreau. L'aiguille s'enfonça d'un cran supplémentaire. Elias tomba à genoux sur le pavé gras. La douleur irradiait jusque dans sa mâchoire, une pression insupportable, le signal que le système s'apprêtait à injecter le sédatif de dernier recours – un composé qui le laisserait légume pour les douze prochaines heures, ou pire, si son cœur ne tenait pas le choc thermique.

« Respire, Elias. Deviens le vide. »

La voix du Dr Vane résonna dans son esprit, une voix de soie et de scalpel.

Il ferma les yeux. Le noir était sa seule issue. Il devait déconnecter le cerveau limbique, étrangler l'amygdale, cette usine à peur qui le tuait. Il posa ses paumes à plat contre le mur de briques froid, cherchant un ancrage sensoriel.

Inspirer. Un. Deux. Trois. Quatre.

Il bloqua son souffle. Le silence était un luxe qu'il devait acheter avec son propre sang. L'aiguille vibrait contre son artère, il pouvait sentir le battement de son cœur frapper directement contre la pointe de métal. Une danse macabre entre le vivant et la machine.

Retenir. Sept secondes.

Le temps s'étira, devint une matière visqueuse. Dans sa tête, l'image de Clara brûlait toujours, mais il commença à la décolorer de force. Il imaginait un pinceau trempé dans la neige, recouvrant le sang, recouvrant les cris, recouvrant le message qu'il avait reçu ce matin. *Elle est dans le Programme.*

Cette pensée était une allumette jetée dans une cuve de kérosène. Il dut l'étouffer. L'espoir était plus dangereux que la peur. L'espoir faisait bondir le pouls. L'espoir était un poison cardiaque.

Expirer. Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit.

Il expulsa l'air dans un sifflement de vapeur, ses lèvres bleuies par l'effort.

Quatre-vingt-cinq.

L'aiguille se rétracta d'un millimètre. La pression dans son cou diminua, laissant place à une brûlure sourde, un écho de torture.

Elias resta là, le front contre la brique humide, les yeux révulsés. Il écoutait le goutte-à-goutte d'un climatiseur défectueux quelque part au-dessus de lui. Chaque goutte était une seconde gagnée sur la mort.

Soixante-dix.

Le bracelet s'apaisa. La lumière rouge qui baignait sa vision s'estompa pour redevenir le gris terne de la ruelle. Il était trempé de sueur, ses vêtements collaient à sa peau comme une seconde main de cadavre. Il se releva avec la lenteur d'un vieillard, ses muscles protestant contre la décharge d'adrénaline qu'ils n'avaient pas eu le droit de consommer.

Il porta une main à son cou. Ses doigts revinrent tachés d'une perle de sang sombre. Le tungstène avait laissé sa signature.

« Tu m'as vu, n'est-ce pas ? » murmura-t-il à l'adresse de l'ombre.

Il ne parlait pas à un fantôme. Il savait que NeuroSync recevait les données en temps réel. Quelque part, dans un bureau immaculé, Sarah Vane observait la courbe de son agonie sur un écran holographique. Elle analysait la vitesse à laquelle il avait repris le contrôle. Elle notait sa résistance. Elle le disséquait à distance.

Il ressortit de la ruelle, lissant sa veste d'un geste machinal, presque compulsif. Il devait garder les apparences. Dans cette ville, la santé mentale était une exigence de l'ordre public. Un homme qui tremble est une faille dans le système. Un homme qui ressent est une erreur de code.

Le drone était maintenant entouré par une équipe de nettoyage de la ville. Des robots-aspirateurs s'occupaient déjà d'effacer les traces de l'accident, pulvérisant un solvant qui masquait l'odeur du brûlé par un parfum de synthèse : « Forêt de Pins ». On effaçait le trauma avant même qu'il ne devienne un souvenir.

Elias reprit sa marche vers le siège de NeuroSync. Le monolithe de verre noir se dressait au bout de l'avenue, transperçant les nuages bas comme une aiguille plantée dans le ciel.

Soixante-quatre.

Il était stable. Un automate parfait. Mais au fond de lui, dans cette zone d'ombre où l'Apex ne pouvait pas encore lire les pensées, une question hurlait en silence.

Elle est dans le Programme.

Si Clara était vivante, si sa mort n'avait été qu'une simulation pour le briser et le transformer en ce sujet d'étude idéal, alors il ne se contenterait pas de respirer.

Il apprit à ses mains à ne plus trembler, non pas par calme, mais par calcul. Si le Dr Vane voulait faire de lui un homme sans émotions, il deviendrait exactement cela : une lame froide, dépourvue de remords, prête à s'enfoncer dans le cœur de ceux qui avaient fait du sien une prison.

Il arriva devant les portes vitrées de NeuroSync. Les capteurs biométriques scannèrent ses rétines.

— Bonjour, Monsieur Thorne, fit une voix synthétique, douce et maternelle. Votre rythme cardiaque est légèrement inférieur à la moyenne. Tout va bien ?

Elias fixa l'objectif de la caméra avec une intensité de prédateur.

— Je n'ai jamais été aussi calme, dit-il.

Et le mensonge ne fit même pas bouger l'aiguille d'un millimètre. Il venait de franchir une étape. Il ne gérait plus ses émotions. Il commençait à les enterrer vivantes.

Chapitre 3

Le Rictus de Julian

La cage d'ascenseur de NeuroSync n'était pas un transport, c'était un caisson de décompression sensorielle. Pas de bruit de frottement, juste le sifflement de l'air filtré et cette odeur de propre qui donnait envie de vomir. Elias fixait son reflet dans l'acier brossé. Son visage était une topographie de la fatigue : des vallées sombres sous les orbites, une mâchoire si serrée qu'elle semblait vouloir broyer ses propres molaires.

Sous la peau de son cou, l'Apex ronronnait. Une vibration imperceptible, comme un insecte piégé dans une toile de soie.

Soixante-deux.

Il sortit au sous-sol, là où les tapis de laine épaisse laissaient place au béton brut et aux canalisations suintantes. C'était la zone grise, les boyaux de la bête. Le rendez-vous était simple : derrière le transformateur 4-B. Un angle mort dans la surveillance biométrique du Dr Vane. Une faille dans la perfection.

L'air changea brusquement. Le signal de son bracelet se mit à clignoter en orange, un spasme lumineux qui trahissait la perte de connexion avec le serveur central. C'était la "zone blanche". Un silence radio si dense qu'on pouvait presque entendre le sang circuler dans ses propres oreilles.

— Tu es en retard, Thorne.

La voix semblait sortir d'un broyeur à métaux.

Julian émergea de l'ombre d'une pile de serveurs déclassés. Il ne marchait pas, il se traînait avec une asymétrie grotesque, comme une marionnette dont on aurait coupé les fils d'un seul côté. Quand il entra dans le halo d'une ampoule nue, Elias retint un haut-le-cœur.

Le côté droit du visage de Julian était une œuvre d'art figée dans l'horreur. L'Apex avait fait plus que piquer ; il avait labouré. La commissure de sa lèvre remontait vers son oreille dans un rictus éternel, dévoilant des dents jaunies, tandis que son œil, privé de paupière mobile, restait écarquillé, sec et vitreux. La peau autour du dispositif était une plaque de nécrose violette, une constellation de trous de tungstène là où la machine avait cherché, encore et encore, un calme qui ne venait pas.

— Regarde-moi bien, murmura Julian. Je suis ton futur proche. Je suis le "Zen" poussé jusqu'à l'atrophie.

Elias s'approcha, ses propres mains enfoncées dans ses poches pour cacher leur tremblement.

— On m'a dit que tu savais comment ils comptaient clore le protocole. Vane parle d'une harmonisation totale.

Julian laissa échapper un rire qui ressemblait à un râle d'agonie. Sa partie saine du visage restait de marbre, créant un contraste psychotique avec son côté hilare.

— "Harmonisation". Quel joli mot pour dire "euthanasie émotionnelle". Tu as reçu la notification de mise à jour, n'est-ce pas ? La version 4.0. "Sérénité Absolue".

Elias hocha la tête. L'icône de téléchargement brillait sur son écran de bord depuis l'aube, une promesse de paix qu'il n'avait pas encore osé valider.

— Ne la lance pas, Thorne. Si tu cliques, l'aiguille ne se contentera plus de te piquer pour te calmer. Elle va s'ancrer. Définitivement. Elle va sectionner les fibres nerveuses qui relient ton amygdale au reste de ton cortex. Ils ne vont pas guérir ton

anxiété, ils vont lobotomiser ta capacité à ressentir. Ils vont transformer ton cœur en une pompe mécanique qui n'aura plus jamais de raison de s'emballer, parce qu'il n'y aura plus personne à l'intérieur pour conduire la machine.

Julian s'approcha, son souffle fétide percutant le visage d'Elias. Il y avait une urgence malade dans son œil valide.

— Le mode "Létal" n'est pas un bug. C'est la destination. NeuroSync veut une ville de somnambules productifs. Des gens qui peuvent voir un enfant se faire écraser sans que leur pouls ne dépasse les soixante-dix battements par minute. La paix par la mort cérébrale.

Elias sentit une goutte de sueur couler le long de sa colonne vertébrale. Son Apex vibra violemment contre sa carotide.

Soixante-dix-huit.

La pointe de tungstène s'insinua d'un millimètre. Une brûlure froide. Elias ferma les yeux, visualisant le vide, le noir, le néant. Il devait descendre. Vite. Il s'imaginait dans une chambre froide, les poumons remplis de glace.

Soixante-douze.

— Comment tu survit ici ? demanda Elias, la voix hachée.

— Je ne survis pas. Je pourris. Mais je sais encore haïr. C'est la seule chose que ces machines n'arrivent pas à coder : la haine pure, celle qui naît de la douleur physique.

Julian fouilla dans les replis de son manteau crasseux et en sortit un petit boîtier, de la taille d'une pièce de monnaie, enveloppé dans du cuivre.

— C'est une puce de brouillage. Un parasite. Si tu la colles contre l'antenne de ton Apex, elle va saturer le capteur d'adrénaline avec un signal en boucle. Ça va donner à Vane l'illusion que tu es un lac gelé, même si tu es en train d'égorger quelqu'un.

Elias prit l'objet. Le métal était froid, lourd de conséquences.

— Pourquoi tu m'aides ?

Julian eut un spasme du côté gauche de son visage, une tentative avortée de clin d'œil.

— Parce que tu es un architecte, Elias. Tu sais comment on construit des prisons. Et tu sais où se trouvent les points de rupture. Moi, je ne suis qu'une erreur système. Mais toi... toi, tu es encore une menace. Vane t'observe plus que les autres. Elle attend de voir si tu vas craquer ou si tu vas devenir son chef-d'œuvre.

Julian se recula dans l'ombre, sa silhouette difforme se fondant dans les machines de NeuroSync.

— La mise à jour se lance automatiquement à minuit. Si tu n'as pas installé ce brouilleur d'ici là, tu ne seras plus qu'une statistique de plus dans leur rapport annuel sur le bonheur national. Et Elias...

Elias s'arrêta, la main déjà sur la poignée de la porte de sortie.

— Si tu croises Clara dans tes rêves... ne la laisse pas t'approcher. C'est là qu'ils te tiennent. Ils utilisent tes fantômes pour calibrer l'aiguille. Ton deuil est leur meilleur anesthésiant.

Elias ne répondit pas. Il remonta vers la lumière clinique des étages supérieurs, le brouilleur serré dans sa paume jusqu'à ce que le métal lui blesse la chair.

Dans le hall, le Dr Sarah Vane l'attendait. Elle était adossée à une colonne de verre, feuilletant une tablette transparente. Son parfum de lys et d'éthanol sembla saturer l'oxygène de la pièce. Elle leva les yeux et lui adressa un sourire d'une perfection terrifiante.

— Monsieur Thorne. Vous étiez en zone non couverte. Votre rythme cardiaque a disparu de nos moniteurs pendant douze minutes.

Elle s'approcha de lui, si près qu'il pouvait voir le reflet de sa propre peur dans ses pupilles fixes. Elle tendit une main gantée de latex fin et effleura la cicatrice sur son cou, là où l'Apex battait la mesure de sa vie.

— Vous avez l'air... agité, Elias. Vos pupilles sont dilatées. C'est fascinant. On dirait que votre corps refuse de se soumettre à la tranquillité que nous vous offrons.

— C'est juste le café, mentit-il.

Vane inclina la tête, un mouvement de prédateur curieux.

— Le café n'explique pas cette odeur, Elias. Vous sentez la vieille graisse et le métal rouillé. Vous sentez le sous-sol.

Elle fit glisser son doigt le long de sa carotide, juste au-dessus de l'aiguille.

— La mise à jour de minuit va régler tout cela. Vous n'aurez plus besoin de vous cacher dans les ombres pour chercher des réponses que vous ne voulez pas vraiment entendre. Le silence sera enfin total.

Elias ne bougea pas. Il sentait la puce de Julian dans sa poche, comme une grenade dont il aurait déjà dégoupillé la sécurité.

Soixante-quatre.

Il était redevenu un automate. Mais sous la surface, dans la cave de son âme, l'incendie commençait à prendre. Il fixa Sarah Vane, et pour la première fois, il n'eut pas envie de fuir son regard. Il eut envie de voir ce qu'il y avait derrière ses yeux de porcelaine quand le calme s'arrêterait brutalement.

— J'ai hâte, Docteur, dit-il d'une voix dépourvue de toute inflexion humaine. J'ai hâte de ne plus rien ressentir du tout.

Vane sourit, satisfaite. Elle ne vit pas le muscle qui tressaillait dans la joue d'Elias. Un rictus, imperceptible, mais bien réel. Le même que celui de Julian.

Le compte à rebours vers minuit venait de commencer, et dans les entrailles de NeuroSync, la machine à fabriquer des fantômes tournait à plein régime. Elias Thorne n'était plus un patient. Il était une infection dans le système. Et il allait s'assurer que le remède soit aussi sanglant que la maladie.

Chapitre 4

Protocole d'Excellence

La lumière dans les couloirs de NeuroSync n'était pas conçue pour éclairer, mais pour déshabiller. C'était un blanc chirurgical, sans nuance, qui transformait la peau d'Elias en un parchemin de cire et ses cernes en stigmates. Chaque pas sur le sol en résine époxy produisait un claquement sec, un métronome involontaire qui résonnait dans le vide aseptisé du complexe.

Il sentait le poids de la puce de Julian dans sa poche, un petit carré de silicium et de trahison qui semblait peser une tonne contre sa cuisse. À son cou, l'Apex était une présence glaciale, une tique de métal noble dont il percevait chaque pulsation électrique.

Cinquante-huit battements par minute.

Elias franchit le sas du Secteur 4. L'air y était plus dense, chargé d'ozone et de ce parfum de lys que Sarah Vane portait comme une armure olfactive. Elle l'attendait au centre de l'Atrium d'Excellence, une rotonde de verre fumé dominant les serveurs qui bourdonnaient en contrebas, tels des ruches d'acier digérant les émotions de la ville.

Elle ne se retourna pas immédiatement. Elle observait un mur d'écrans où dansaient des courbes de fréquences cardiaques, des diagrammes de conductivité cutanée, une symphonie de données biométriques dont Elias n'était qu'une note parmi des milliers.

— Vous êtes en retard de trois minutes, Elias, dit-elle sans quitter les écrans des yeux. Le stress du trajet ? Ou une forme de résistance passive que nous devrions corriger ?

Sa voix était un scalpel : fine, précise, dépourvue de toute aspérité émotionnelle.

— L’ascenseur était lent, répondit-il. Sa propre voix lui parut étrangère, une imitation de calme apprise par cœur.

Sarah se tourna enfin vers lui. Elle portait une blouse d’un gris si pâle qu’il paraissait immaculé. Ses cheveux, tirés en un chignon si serré qu’il semblait vouloir lisser les moindres rides de son front, accentuaient la dureté de ses traits. Elle s’approcha, envahissant son espace personnel avec une absence totale de gêne, comme un entomologiste se penchant sur un coléoptère rare.

Elle leva une main gantée de latex blanc et effleura la zone de jonction derrière l’oreille d’Elias. Le contact fut un choc thermique.

— L’inflammation est stable, murmura-t-elle. Mais vos pupilles racontent une autre histoire. Il y a un résidu de peur dans le vitré. Une scorie. Pourquoi ne l’avez-vous pas encore abandonnée ?

— On ne lâche pas trente ans de névrose en une semaine, Docteur.

— Si, Elias. On les excise. Comme une tumeur.

Elle lui fit signe de s’asseoir sur un fauteuil ergonomique au centre de la pièce. Des sangles de cuir souple pendaient sur les accoudoirs. Des capteurs supplémentaires, comme des doigts de spectre, attendaient d’être connectés à ses tempes.

— Le protocole d’aujourd’hui est crucial, commença-t-elle en manipulant une tablette de verre. Nous allons tester votre capacité de « filtration sélective ». L’Apex ne doit plus seulement punir l’adrénaline ; il doit apprendre à votre cerveau que le stimulus traumatique n’est qu’un bruit de fond. Une erreur de code.

Elle pressa une icône. Les lumières de l'Atrium s'éteignirent brusquement, ne laissant que le halo bleuâtre des moniteurs. Elias sentit les sangles se refermer automatiquement sur ses poignets. Pas pour le retenir, mais pour assurer la précision des lectures. C'est ce qu'ils disaient toujours.

— Nous allons revisiter le 14 novembre, Elias.

Le cœur d'Elias cogna contre ses côtes. Un grand coup sourd.

Soixante-douze.

— Non, lâcha-t-il, les doigts crispés sur le cuir.

— Si. Le silence n'est pas l'absence de son, c'est le triomphe sur le cri. Respirez. Si vous paniquez, l'aiguille s'enfoncera. Vous le savez. C'est une relation de cause à effet très simple. Soyez logique, Elias. Soyez efficace.

Un projecteur holographique s'éveilla au centre de la pièce. Des particules de lumière se mirent à tourbillonner, recréant avec une cruauté numérique l'habitacle d'une voiture. L'odeur de la résine époxy fut remplacée par un simulacre chimique de plastique brûlé et de pluie sur l'asphalte.

Elias ferma les yeux, mais le son était là. Le crissement des pneus. Le bruit du verre qui éclate — ce son cristallin, presque beau, si l'on oubliait qu'il s'agissait de la barrière entre la vie et le néant.

— Regardez-la, Elias, ordonna la voix de Sarah, omniprésente, diffusée par les enceintes invisibles.

Il ouvrit les yeux. À côté de lui, dans le vide de l'hologramme, se trouvait sa sœur, Clara. Elle n'était qu'une silhouette de pixels vacillants, mais son regard était celui du dernier instant. Une incompréhension totale. Un reproche muet.

— Le capteur indique une montée de cortisol de 40 %, annonça Sarah, son visage apparaissant dans la périphérie de la scène, comme une déesse de marbre observant un sacrifice. Votre carotide bat trop fort, Elias. L'aiguille est à un millimètre du nerf vague. Calmez-vous.

— Arrêtez ça... murmura-t-il. Sa gorge était sèche, tapissée de poussière imaginaire.

— Pourquoi ? C'est ce souvenir qui vous tue, pas l'Apex. L'Apex est le remède. Regardez le sang sur le pare-brise. C'est du fer et de l'eau. Rien de plus. Regardez ses mains qui lâchent le volant. C'est de la physique. La gravité n'a pas d'états d'âme. Pourquoi en auriez-vous ?

L'image de Clara se mit à boucler. Le moment de l'impact, encore et encore. Le choc. Le silence. Le cri qu'il n'avait jamais poussé.

Elias sentit la pointe de tungstène presser sa peau. Une douleur aiguë, électrique, irradiant le long de son cou. L'Apex le prévenait : **Sois vide ou meurs.**

— Elle est morte par votre faute, n'est-ce pas ? continua Sarah. Elle s'était approchée de lui dans l'obscurité. Il sentait son souffle froid sur sa tempe. Vous avez tourné le volant. Ou peut-être avez-vous juste hésité. L'hésitation est la forme la plus pure de l'échec.

Quatre-vingts.

La douleur au cou devint une brûlure. Elias voyait des points blancs danser devant ses yeux. Il regarda Sarah. Elle n'exprimait aucune haine, aucune joie. C'était pire. Elle exprimait une curiosité clinique. Elle attendait de voir à quel moment le ressort casserait.

— Vous n'êtes pas une psychologue, articula-t-il entre ses dents serrées. Vous êtes une taxidermiste.

Sarah sourit. Ce fut un mouvement de lèvres minuscule, dépourvu de chaleur.

— Le taxidermiste préserve la beauté en extrayant ce qui pourrit. Je fais la même chose pour votre esprit. Clara est la pourriture, Elias. L'Apex est le sel qui vous sauvera.

Soudain, le stimulus changea. L'hologramme de l'accident se figea, puis se distordit pour devenir quelque chose de plus viscéral. Des schémas anatomiques de son propre cœur apparurent sur les murs de la salle, palpitant en synchronisation avec ses battements.

— Phase deux, dit Sarah. Le stress physiologique pur.

Une décharge électrique parcourut les sangles de ses poignets. Faible, mais constante. Un agacement nerveux qui grimpait le long de ses bras. En même temps, la température de la pièce commença à chuter.

Elias comprit alors. Ce n'était pas un test de résistance au deuil. C'était un calibrage. Elle cherchait le seuil de rupture de son système nerveux pour savoir jusqu'où elle pouvait pousser la "normalisation".

— Julian m'a parlé de vous, lâcha soudain Elias, sa voix brisant le rythme mécanique de la salle.

Le silence qui suivit fut plus lourd que toutes les simulations d'accident. Sarah Vane s'immobilisa. Le battement de son propre cœur, invisible sous sa blouse impeccable, sembla marquer une pause.

— Julian est une donnée corrompue, répondit-elle après une seconde de trop. Un déchet de laboratoire.

— Il a dit que vous aimiez le silence parce que vous aviez peur du bruit que font les gens quand ils souffrent. Il a dit que l'Apex n'était pas pour nous. C'est pour vous. Pour que le monde soit aussi mort que vous l'êtes.

L'aiguille de tungstène s'enfonça d'un cran supplémentaire. Elias ne put retenir un spasme. Un filet de sang commença à couler le long de sa carotide, tiède, contrastant avec le froid glacial de la pièce.

Sarah s'approcha si près que leurs visages se touchaient presque. Elle ne semblait pas en colère. Elle semblait... affamée.

— Julian a toujours eu trop d'imagination. C'est ce qui l'a perdu. L'imagination est la première chose que l'Apex dévore. C'est un parasite nécessaire, Elias. Elle le fixa, ses yeux de porcelaine reflétant les courbes de son agonie cardiaque. Vous croyez être une souris dans un labyrinthe ? C'est plus flatteur que la réalité. Vous êtes un conducteur de cuivre. Un simple fil entre mon désir de perfection et la réalité brute.

Elle appuya sur un bouton de sa tablette. La décharge électrique dans ses poignets décupla. Elias hurla, mais le son fut étouffé par un signal sonore strident émis par les enceintes, une fréquence conçue pour annuler les cordes vocales.

Il se cambra, les muscles de son cou tendus au point de rompre. L'Apex brillait d'une lueur rouge pulsante. Il voyait son propre rythme cardiaque sur le mur : *Cent-dix. Cent-vingt.*

L'aiguille était maintenant profondément ancrée. Il sentait le métal contre son artère, une menace de mort imminente.

— Domptez-le, Elias, chuchota-t-elle. Domptez votre cœur. Ou laissez-le s'arrêter. Dans les deux cas, NeuroSync gagne. Dans les deux cas, vous ne souffrirez plus.

Dans le chaos de sa douleur, Elias chercha une ancre. Il ne chercha pas le souvenir de Clara, ni la haine de Sarah. Il chercha le froid. Le froid de la puce de Julian dans sa poche. Le froid du métal.

Il visualisa son sang comme un fleuve de glace. Il imagina ses poumons se remplissant d'azote liquide. Il s'efforça de devenir l'automate qu'elle voulait qu'il soit, non par soumission, mais par survie.

Cent. Quatre-vingt-dix. Soixante-dix.

La courbe sur le mur s'aplatit avec une régularité monstrueuse.

Le signal sonore s'arrêta. Les sangles se relâchèrent. Elias retomba lourdement dans le fauteuil, trempé de sueur, le cou en feu.

Sarah Vane recula, rangeant sa tablette avec une satisfaction glacée.

— Excellente performance, Elias. Vous commencez à comprendre le Protocole. L'émotion est un choix. Vous venez de choisir de vivre.

Elle se dirigea vers la porte, sa blouse flottant derrière elle comme un linceul.

— Rentrez chez vous. Reposez-vous. La mise à jour de minuit sera plus facile maintenant que nous avons ajusté les paramètres de votre douleur. Vous êtes sur la voie de l'excellence.

Elle quitta la pièce sans un regard en arrière.

Elias resta seul dans l'obscurité de l'Atrium, le silence bourdonnant dans ses oreilles. Il porta la main à son cou et ses doigts revinrent rouges. Il ne ressentait pas de peur. Pas encore. Mais sous la surface, dans la cave de son âme, là où Sarah Vane n'avait pas encore osé fouiller, l'incendie qu'il avait allumé continuait de couver.

Il sortit la puce de Julian de sa poche. Dans la pénombre, le petit composant semblait absorber la lumière résiduelle.

Il avait compris une chose aujourd'hui. L'Apex n'était pas seulement une cage. C'était une arme. Et si Sarah Vane voulait transformer les hommes en machines, elle allait bientôt découvrir que les machines peuvent aussi se retourner contre leurs créateurs.

Elias Thorne se leva. Ses jambes étaient faibles, mais son regard était d'une clarté terrifiante. Le protocole d'excellence venait de créer exactement ce qu'il cherchait à détruire : un prédateur qui n'avait plus rien à perdre, pas même son humanité.

Il franchit le sas, laissant derrière lui l'odeur des lys et de la mort clinique. Dehors, la ville attendait, avec ses bruits, ses lumières et ses millions de cœurs désordonnés. Pour Elias, la traque ne faisait que commencer.

Chapitre 5

Seuil Critique

Le silence de l'aile Gamma n'était pas une absence de bruit, mais une présence solide, une compression acoustique qui donnait à Elias l'impression d'être enfermé dans un flacon de verre scellé à la cire. L'air sentait le froid chirurgical et le plastique ionisé. Sous ses doigts, dans la poche de son pantalon, la puce de Julian — ce petit rectangle de silicium arraché à la carcasse d'un homme brisé — semblait irradier une chaleur fiévreuse.

— Veuillez monter sur le podium, Elias. Votre rythme basal est encore trop élevé de quatre battements. C'est... décevant.

La voix de Sarah Vane tomba du plafond, désincarnée, dépouillée de toute texture humaine. Elle l'observait depuis la régie, derrière le miroir sans tain qui dévorait la moitié du mur nord. Elias s'exécuta. Le podium était une plaque de métal poli, entourée d'émetteurs holographiques qui vibraient d'un bourdonnement imperceptible.

À son cou, l'Apex s'agita. Un frisson électrique parcourut sa mâchoire. Il sentait la pointe de tungstène, cette minuscule bête de métal logée contre sa carotide, frémir à chaque pulsation. Elle attendait. Elle avait faim de son calme.

— Nous allons tester la résilience de la mise à jour, continua Sarah. Le "Seuil Critique". Nous allons simuler une perte de contrôle. Ne luttiez pas contre la machine, Elias. Devenez la machine.

Soudain, la lumière s'éteignit. L'obscurité fut totale, de celle qui vous fait douter de

l'existence même de vos propres mains. Puis, le son commença.

Ce n'était pas un bruit de laboratoire. C'était le hurlement des pneus sur l'asphalte mouillé. Le fracas du verre qui explose en mille diamants de sang. L'odeur d'essence et de pluie se matérialisa, portée par des diffuseurs de phéromones dissimulés. Elias sentit ses poumons se bloquer. Ses mains devinrent des blocs de glace.

Pas maintenant. Pas ici.

Dans le noir, une image holographique jaillit à dix centimètres de son visage : le portrait de sa sœur, tel qu'il l'avait vue pour la dernière fois, le visage tordu par une terreur que seule la mort avait pu lisser.

— Votre cœur, Elias. Regardez-le s'emballer, murmura Sarah dans l'intercom. Cent-dix. Cent-vingt. Vous êtes en train de nous trahir.

L'Apex émit un clic sec. Un son mécanique, celui d'un perceur qui s'arme.

Elias sentit la première morsure. L'aiguille ne s'enfonçait pas encore, elle **goûtait**. Une pression brûlante contre sa peau, exactement là où le pouls battait le plus fort. La douleur était une ligne de feu montant jusqu'à son oreille.

— Cent-quarante, récita la voix, presque lascive. L'Apex entre en phase de correction radicale. Si vous ne baissez pas votre rythme dans les cinq prochaines secondes, il perforera la paroi artérielle. Un suicide assisté par la technologie. C'est poétique, n'est-ce pas ?

Elias suffoquait. L'image de sa sœur se mit à hurler. Le son était si fort qu'il faisait vibrer ses dents. Sa vision se brouillait, des taches de pourpre envahissant son champ visuel. Son cœur n'était plus un organe, c'était un animal paniqué cherchant à défoncer sa cage thoracique.

La puce.

Il plongea la main dans sa poche. Ses doigts étaient engourdis, comme s'ils ne lui appartenaient plus. Il sentit le contact froid du composant de Julian. Il savait ce qu'il avait à faire. Julian lui avait expliqué, dans un souffle chargé d'une folie lucide : *« Le port de maintenance est sous la base de l'Apex. Un court-circuit, un seul, et tu gagnes trente secondes de silence. Trente secondes pour redevenir un fantôme. »*

Il tordit son bras dans un angle douloureux, cherchant le petit renforcement à la base de son cou. L'aiguille s'enfonça d'un millimètre supplémentaire. Un cri étouffé mourut dans sa gorge. Le goût du fer envahit sa bouche.

— Trois secondes, Elias. Adieu.

Il enfonça la puce de Julian dans l'encoche.

L'effet fut instantané et atroce. Une décharge électrique violente lui foudroya la colonne vertébrale. Elias fut projeté au sol, ses muscles se contractant en une convulsion brutale. Mais le sifflement de l'Apex s'arrêta. Le clic de l'aiguille se figea dans un grincement de métal contrarié.

Une alarme stridente déchira le laboratoire. La lumière rouge de sécurité se mit à balayer la pièce, révélant les ombres allongées des machines.

— Elias ? Qu'avez-vous fait ?

La voix de Sarah n'était plus calme. Elle était aiguë, striée de panique et de fureur.

Elias se releva, titubant. Son cou le brûlait comme s'il avait été marqué au fer rouge. Un filet de sang chaud coulait sous sa chemise, traçant une route poisseuse sur son

torse. Il avait trente secondes. Peut-être moins.

Il ne réfléchit pas. Il ne pouvait plus se permettre de ressentir. Il courut vers la porte de sécurité, celle par laquelle les techniciens entraient. Elle était verrouillée électromagnétiquement, mais le court-circuit de son Apex avait créé un rebond sur le réseau local. Les capteurs de proximité, affolés par les données erronées de son bracelet, hésitèrent. Le verrou glissa dans un soupir pneumatique.

Elias s'engouffra dans le couloir.

— Sécurité ! Bloquez le secteur Gamma ! hurla Sarah dans les haut-parleurs. Sujet 01 en phase de rupture ! Capturez-le, ne tirez pas sur le cou !

Elias courait, ses poumons brûlant comme s'il inhalait du verre pilé. Il croisa un garde, un colosse au visage vide qui levait déjà son taser. Elias ne ralentit pas. Il se jeta sur lui, non pas avec la force d'un combattant, mais avec la rage d'un condamné. Ils roulèrent au sol. Elias sentit le cuir du gant du garde sur son visage, l'odeur de la sueur et du tabac froid. Il frappa, une fois, deux fois, cherchant les yeux, les tempes, n'importe quelle zone molle.

Il sentit l'Apex contre son cou vibrer de nouveau. Le court-circuit s'estompait. La machine reprenait ses droits. L'aiguille cherchait à nouveau sa proie.

Calme-toi. Ne ressens rien. Sois mort à l'intérieur.

Il ferma les yeux une fraction de seconde, visualisant le vide, le noir absolu du fond de l'océan. Son cœur ralentit, par pure terreur de la douleur à venir. Il se dégagea du garde et s'engouffra dans l'ascenseur de service qui descendait vers les quais de déchargement.

Les portes se refermèrent sur le visage livide de Sarah Vane qui apparaissait au bout

du couloir. Elle ne criait plus. Elle le regardait avec une intensité dévorante, presque amoureuse. Elle ne voyait pas un fugitif. Elle voyait son chef-d'œuvre s'échapper pour aller infecter le reste du monde.

L'ascenseur s'ouvrit sur la nuit urbaine.

La ville de NeuroSync était un monstre de béton et de néons qui respirait par ses égouts. Elias s'éjecta dans la rue, se fondant immédiatement dans la masse des travailleurs de nuit qui déambulaient comme des spectres sous la pluie acide.

Il s'arrêta dans une ruelle sombre, à l'abri d'un conteneur de déchets organiques dont l'odeur de putréfaction lui parut être le plus beau parfum du monde. Il était vivant.

Il porta la main à son cou. L'Apex était là, inerte pour l'instant, mais il sentait le mécanisme s'ajuster, recalibrer sa sensibilité. La mise à jour de minuit allait avoir lieu. Sarah allait resserrer l'étau à distance.

Il sortit le petit miroir de poche qu'il avait volé dans le vestiaire des employés. À la lueur blafarde d'une enseigne de pharmacie, il inspecta son cou.

L'aiguille de tungstène n'était qu'à un cheveu de sa carotide. Elle affleurait la peau, prête à plonger au moindre sanglot, à la moindre colère, au moindre désir.

Elias Thorne était libre. Mais sa liberté avait la forme d'une guillotine portative fixée à sa gorge. Il regarda la ville devant lui, ce champ de mines émotionnel. Chaque passant était une menace. Chaque souvenir était un bourreau.

Il serra les poings, ses ongles s'enfonçant dans ses paumes jusqu'à la douleur. La douleur était bonne. La douleur était une donnée stable.

— Tu m'as transformé en machine, Sarah, murmura-t-il dans le vent froid. Alors je

vais apprendre à fonctionner comme une machine.

Il s'enfonça dans l'ombre, son cœur battant à un rythme lent, monotone, artificiel. Un métronome de haine, régulé par le tungstène.

Le "Seuil Critique" n'était pas le point de rupture de son corps. C'était l'instant où il avait compris que pour survivre dans ce monde, il ne suffisait pas de cacher ses émotions.

Il fallait les tuer une par une, jusqu'à ce que la machine n'ait plus rien à mordre.

Chapitre 6

L'Apprentissage du Vide

L'air chez Julian avait le goût du métal froid et de la poussière électrisée. C'était un appartement qui ressemblait à un poumon d'acier, niché au dernier étage d'un immeuble dont l'ascenseur était mort depuis une décennie. Les fenêtres étaient occultées par des plaques de plomb et du ruban adhésif noir, filtrant la rumeur de la ville pour n'en laisser passer qu'une vibration sourde, un acouphène urbain.

Elias se tenait au centre de la pièce, le dos raide. Sa carotide battait contre la pointe de tungstène. Il sentait la chaleur du mécanisme, cette présence parasite qui semblait désormais faire partie de son anatomie. L'Apex n'était plus un objet ; c'était une extension de son système nerveux, un juge de paix logé dans sa chair.

Julian émergea de l'ombre d'un couloir. La moitié gauche de son visage était une défaite de la biologie. L'œil y était fixe, grand ouvert, bordé d'une paupière qui ne cillait plus, tandis que la commissure de ses lèvres tombait dans une moue de mépris éternel. C'était le résultat d'un "ajustement" trop brusque, une décharge qui avait grillé les nerfs faciaux comme des fils électriques surchargés.

— Tu respirez encore comme un homme qui a peur, Elias, grimaça Julian. Ta cage thoracique se soulève trop. Tu appelles le tungstène. Tu le supplies de te transpercer.

Julian s'approcha, ses mouvements saccadés, presque machinaux. Il tenait entre ses doigts jaunis par la nicotine un éclat de miroir dont les bords étaient encore tachés de sang séché.

— Assieds-toi.

Elias obéit. La chaise en métal était glaciale. Julian posa le miroir sur une table basse, juste devant lui. Dans le reflet brisé, Elias vit son propre visage : des cernes comme des ecchymoses, la pâleur d'un noyé, et ce collier de cuir et de métal qui enserrait sa gorge.

— La méthode du miroir brisé, commença Julian, sa voix n'étant qu'un sifflement sec. Ce n'est pas de la méditation. Ce n'est pas de la paix. La paix est un luxe pour les cadavres. Ce que je vais t'apprendre, c'est le vide. Le zéro absolu. Tu dois traiter ton esprit comme une pièce dont on retire l'oxygène. Si tu n'éprouves rien, le capteur n'a rien à manger.

Julian se pencha, son visage déformé à quelques centimètres de celui d'Elias. L'odeur de café rance et de médicaments s'engouffra dans ses narines.

— Regarde ton reflet. Pas l'ensemble. Choisis une faille. Une seule.

Elias fixa une fissure qui traversait son front sur le verre.

— Maintenant, reprit Julian, pense à elle. Pense à ta sœur. Pense au bruit de la tôle qui se plie.

Le cœur d'Elias fit un bond violent. Un spasme de culpabilité, brûlant comme de l'acide, remonta de son estomac. L'Apex vibra. Une micro-décharge, un avertissement, picota sa peau. Il sentit la pointe de tungstène s'enfoncer de deux millimètres. Un filet de chaleur coula dans son cou. Du sang.

— Ne lutte pas contre l'image, ordonna Julian, impassible devant la douleur de son élève. Ne la repousse pas. Si tu luttas, tu crées de l'adrénaline. Si tu crées de l'adrénaline, tu meurs. Dissocie-toi. Tu n'es pas Elias Thorne. Tu es l'observateur d'un Elias Thorne qui souffre. Regarde-le comme un insecte épinglé sous un microscope.

Ce n'est pas ton sang. C'est juste un liquide rouge qui obéit à la gravité.

Elias ferma les yeux, mais Julian le gifla du revers de la main saine.

— Garde les yeux ouverts ! Regarde ta destruction ! C'est là que le vide commence. Dans l'acceptation de l'horreur.

Elias fixa de nouveau le miroir. Il essaya de décomposer la scène. Le visage de sa sœur, Clara, juste avant l'impact. Ses yeux écarquillés. Le cri qu'elle n'avait pas eu le temps de pousser. Il ne chercha plus à chasser l'image. Il la disséqua. La couleur du ciel ce jour-là. Le reflet du soleil sur le tableau de bord. La sensation du volant qui lui échappait.

Ce n'est qu'une donnée, se répéta-t-il intérieurement. *Une succession de photons et de signaux électriques.*

Il visualisa son propre cerveau comme une architecture de serveurs froids. Il commença à éteindre les lumières, une par une. La culpabilité ? Un bug logiciel. La tristesse ? Une surchauffe inutile. L'amour ? Une erreur de segmentation.

Son pouls, qui battait la chamade quelques secondes plus tôt, commença à ralentir. La vibration de l'Apex s'atténua. La pointe de tungstène se rétracta d'un millimètre.

— Bien, murmura Julian. Tu deviens gris. C'est la couleur de la survie.

Pendant des heures, Julian le poussa dans ses retranchements. Il utilisa tout ce qui pouvait briser un homme. Il insulta la mémoire de sa famille, il décrivit avec une précision chirurgicale la manière dont Sarah Vane devait se moquer de lui derrière ses écrans, il alla jusqu'à presser une cigarette allumée contre le dos de la main d'Elias.

Elias ne bougea pas. Il regardait la fumée s'élever de sa propre peau avec une

curiosité clinique. La douleur était là, mais elle appartenait à "l'autre", au mannequin de chair assis sur la chaise. Lui, l'esprit, était perché dans un coin de la pièce, observant la scène avec un désintéret total.

— Tu commences à comprendre, dit Julian en écrasant le mégot au sol. Le secret, ce n'est pas d'être courageux. Le courage est une émotion, et les émotions sont des déclencheurs. Le secret, c'est d'être vide. Un automate de sang-froid. Un objet parmi les objets.

Julian s'éloigna vers un établi encombré de vieux composants NeuroSync désossés. Il en ramassa un, un capteur de rythme cardiaque similaire à celui d'Elias, mais ouvert, révélant ses entrailles de cuivre.

— Sarah Vane croit avoir créé l'homme parfait, le citoyen docile. Elle se trompe. Elle a créé des prédateurs sans âme. Elle veut supprimer le chaos humain ? Elle va obtenir le silence des machines. Et les machines ne pardonnent pas. Elles exécutent.

Elias se leva. Ses mouvements étaient fluides, dépourvus de l'hésitation nerveuse qui le caractérisait autrefois. Sa main ne tremblait plus. Dans le miroir brisé, il ne reconnut plus l'homme qu'il était le matin même. Ses yeux étaient devenus deux fentes d'obsidienne, d'une neutralité terrifiante.

— Je dois retourner au complexe, dit Elias. Sa voix était monocorde, plate, dénuée de toute inflexion.

— Pourquoi ? demanda Julian sans se retourner.

— Il me faut les schémas de la version 2.0. Si je veux arracher cette chose sans qu'elle ne sectionne l'artère, je dois comprendre comment le verrou de sécurité réagit à une chute brutale de la pression artérielle.

Julian s'arrêta de manipuler ses pièces. Un rictus, qu'on aurait pu prendre pour un sourire s'il n'était pas si déformé, apparut sur sa face paralysée.

— Une chute de pression ? Tu veux arrêter ton propre cœur, Elias ?

— Juste assez longtemps pour tromper le capteur. Dix secondes de mort clinique devraient suffire à déverrouiller l'ancrage de tungstène.

— Et si tu ne reviens pas ?

Elias fixa la porte de l'appartement. La ville l'attendait. Des millions de battements de cœur, des millions de peurs, de colères, de désirs. Un océan de bruit dans lequel il allait nager sans se mouiller.

— Alors la machine aura gagné, répondit Elias. Mais elle aura gagné contre un cadavre. Sarah déteste les données inutiles. Je serai sa plus grande déception.

Il sortit dans le couloir sombre. Chaque pas qu'il faisait était calculé pour économiser son énergie, pour maintenir son métabolisme au seuil minimal. Il était devenu un fantôme biologique.

En marchant dans la rue, un groupe de jeunes cadres, ivres de leur propre importance et de stimulants légaux, le bouscula violemment. Autrefois, Elias aurait senti une bouffée de colère, ou une pointe d'anxiété sociale.

Là, il ne ressentit rien.

Il se laissa dériver, son corps absorbant le choc comme un amortisseur bien huilé. L'un des hommes l'insulta, cherchant le conflit, cherchant une réaction, un signe de vie. Elias tourna son regard vers lui. C'était un regard si vide, si dépourvu d'humanité, que le jeune homme s'arrêta net, le souffle coupé, comme s'il venait de croiser le

regard d'un requin dans une eau trouble.

Elias continua son chemin. Sous sa peau, le tungstène attendait une erreur. Mais il n'y aurait plus d'erreurs. Il n'y avait plus d'Elias Thorne pour en commettre.

Il y avait un processus. Une trajectoire. Un vecteur pointé vers le cœur de NeuroSync.

Il s'arrêta devant une vitrine de magasin de haute technologie. Sur un écran géant, le visage impeccable de Sarah Vane apparaissait, prêchant les bienfaits de l'Apex. "Le calme est une vertu. Le silence est une force."

Elias effleura la cicatrice à son cou.

Tu as raison, Sarah, pensa-t-il, son esprit restant plat comme une ligne d'EEG après le dernier soupir. *Le silence est une force. Et je vais t'en apporter tellement que tu vas en étouffer.*

Il s'enfonça dans la foule, un automate parmi les vivants, le cœur battant à soixante pulsations par minute. Exactement. Précisément. Éternellement. Jusqu'à ce qu'il décide de l'arrêter.

Chapitre 7

Le Reflet Brisé

La pièce empestait la moisissure et le métal froid, une odeur de caveau industriel où les rêves venaient s'échouer pour pourrir en silence. Julian était assis dans un fauteuil défoncé, la moitié gauche de son visage affaissée comme de la cire fondue. L'œil mort, fixe, semblait regarder un point situé trois mètres derrière le crâne d'Elias, tandis que l'autre, injecté de sang, s'agitait avec une ferveur de bête traquée.

Elias restait debout, les bras ballants, les paumes ouvertes. Chaque mouvement était calculé, ralenti par une volonté de fer pour ne pas affoler le tungstène niché contre sa carotide. Il sentait la pointe du bracelet, ce baiser de glace permanent, prêt à lui perforer la vie au moindre sursaut d'indignation.

— Tu l'entends ? murmura Julian.

Sa voix était un froissement de parchemin, siphonnée par la paralysie qui lui rongeaient la mâchoire.

— Quoi ? demanda Elias. Son propre timbre lui parut étranger. Plat. Une ligne d'horizon sans relief.

— Le silence. Pas celui de la paix, Elias. Celui de la tombe. C'est ce qu'elle veut, la Vane. Elle veut que le monde soit une morgue où les corps marchent encore.

Julian leva une main tremblante pour effleurer sa joue inerte. Les doigts raclèrent la peau sans que le muscle ne tressaille.

— Au début, tu te bats, reprit Julian. Tu penses que tu peux tricher. Que tu peux garder un petit jardin secret, une émotion de contrebande derrière tes yeux. Mais l'Apex... il n'aime pas la contrebande. Il n'aime pas les nuances. Il veut du binaire. Zéro ou un. Calme ou mort.

Elias fixa la cicatrice de Julian, ce cratère violacé dans le cou qui témoignait d'une piqûre trop profonde, d'un spasme que le dispositif avait puni avec une brutalité chirurgicale.

— Pourquoi tu es resté ici ? demanda Elias. Pourquoi ne pas avoir cherché de l'aide ?

Julian laissa échapper un rire sec, un bruit de bois cassé.

— De l'aide ? Pour qu'ils finissent le travail ? Regarde-moi, Elias. Je suis le futur de l'humanité selon NeuroSync. Une erreur système rectifiée par le vide.

Il s'arrêta, son œil valide se fixant sur une vieille photo posée sur une caisse en bois. Une femme aux cheveux sombres, riant dans un éclat de soleil flou. Julian tendit le bras, ses doigts s'approchant du cadre avec une lenteur de somnambule. Puis, il rétracta sa main comme si le verre brûlait.

— Clara n'arrêtait pas de pleurer, lâcha-t-il dans un souffle.

L'atmosphère de la pièce sembla se contracter. Elias sentit un frisson ramper le long de sa colonne vertébrale. Son Apex pulsa une fois, un avertissement thermique.

Respire. Vide-toi. Sois de pierre.

— Elle ne comprenait pas, continua Julian, son visage valide se tordant dans une grimace d'agonie contenue. Elle voyait que je changeais. Que je devenais... une statue. Elle pleurait la nuit. Des sanglots longs, profonds. Ce bruit, Elias... C'était comme une scie sur mon cou. À chaque larmiche, mon rythme cardiaque montait. À

chaque soupir de détresse, l'aiguille s'enfonçait d'un micron. L'Apex me disait : "Élimine la source du stress".

Julian se tourna vers Elias. L'expression de son œil vivant était d'une lucidité atroce, une fenêtre ouverte sur l'enfer.

— Un soir, le capteur est devenu rouge. Une alarme silencieuse que je sentais brûler dans ma gorge. J'allais mourir, Elias. Mon propre bracelet allait m'exécuter parce qu'elle souffrait trop. Alors... pour que le silence revienne... pour ne pas mourir...

Il fit un geste vague vers le néant.

— J'ai posé un coussin sur son visage. J'ai appuyé de tout mon poids. Ce n'était pas de la haine. Ce n'était même pas de la colère. C'était de l'instinct de conservation dicté par un algorithme. Et tu sais ce qui est le plus terrifiant ?

Elias ne répondit pas. Il n'osait plus. Il voyait son propre reflet dans l'œil mort de Julian.

— Dès qu'elle a cessé de bouger, mon rythme cardiaque est descendu à quarante-cinq. L'Apex a vibré doucement. Une caresse. Comme pour me dire : "Bravo, Julian. Tu es enfin serein."

Le silence qui suivit était d'une densité physique. Elias sentit le poids de ses propres souvenirs, l'image de sa sœur dans la voiture retournée, l'odeur de l'essence et du sang. Il sentit la panique monter, cette marée noire qui menaçait de submerger ses digues mentales. La pointe de tungstène dans son cou devint brûlante.

Je vais devenir lui, pensa Elias. *Je vais tuer tout ce qui vibre en moi pour que cette machine me laisse respirer.*

Soudain, un craquement sec déchira l'air. Pas un cri, pas un pleur. Un bruit de verre brisé venant de l'entrée du hangar.

Julian se redressa, une agilité soudaine et nerveuse électrisant son corps brisé.

— Ils sont là, chuchota-t-il. Les jardiniers du silence.

Elias se plaqua contre un pilier de béton. À travers les interstices de la structure, il vit des ombres se découper contre la lumière crue des projecteurs extérieurs. Des silhouettes fluides, vêtues de combinaisons gris anthracite qui semblaient absorber la lumière. Les Pacificateurs de NeuroSync. Ils ne portaient pas d'armes à feu bruyantes. Ils tenaient des fusils à impulsion et des injecteurs pneumatiques.

Ils ne venaient pas pour arrêter. Ils venaient pour "stabiliser" le périmètre.

— Si tu paniques, tu es mort, dit Julian, qui s'était glissé derrière une pile de vieux pneus. Ne les regarde pas comme des hommes. Regarde-les comme des variables.

Une porte métallique vola en éclats sous l'impact d'une charge silencieuse. Trois Pacificateurs pénétrèrent dans la zone, leurs mouvements synchronisés, d'une fluidité inhumaine. Leurs masques opaques ne reflétaient rien. Ils se déplaçaient sans un bruit, leurs pas étouffés par des semelles magnétiques.

L'un d'eux s'arrêta à quelques mètres d'Elias. Le capteur de mouvement sur le casque du soldat balaya la zone.

Elias ferma les yeux. Son cœur battait la chamade. *75... 80... 85...*

L'Apex commença sa danse macabre. La douleur était une piqûre de guêpe, constante, s'intensifiant à chaque battement. *90.*

"Visualise le vide," se commanda-t-il. "Il n'y a pas de soldats. Il n'y a pas de mort. Il

n'y a que de l'air froid qui entre et qui sort."

Il imagina le visage de Sarah Vane. Son élégance clinique. Son mépris pour le désordre organique. Il se concentra sur la haine qu'il éprouvait pour elle. Paradoxalement, cette haine était froide. Elle n'était pas une explosion, mais un glacier. Un froid si intense qu'il anesthésiait tout le reste.

Son pouls redescendit. *70... 65.*

Le Pacificateur tourna la tête, son capteur ne détectant aucune anomalie thermique ou rythmique notable dans ce recoin d'ombre. Il continua sa progression vers Julian.

Julian, lui, n'avait plus de glace en réserve. Sa peur était une infection généralisée. Elias le vit de profil : le côté valide de son visage était baigné de sueur, ses muscles tressaillaient violemment. L'Apex à son cou brillait d'une lueur rouge sang, visible même sous sa chemise élimée.

— Non... articula Julian dans un râle.

Il bondit de sa cachette, non pas pour attaquer, mais pour fuir. C'était l'erreur finale. L'adrénaline inonda son système, un tsunami biochimique.

Le son qui suivit fut celui d'une agrafeuse pneumatique déclenchée contre une pièce de cuir. L'Apex de Julian venait de délivrer la dose terminale. Le tungstène ne s'était pas contenté de piquer ; il s'était déployé comme une fleur d'acier à l'intérieur de l'artère.

Julian s'effondra en avant, sans un cri. Ses jambes s'agitèrent quelques secondes dans un spasme ridicule, puis il devint une chose. Un déchet organique immobile sur le béton froid.

Les Pacificateurs se regroupèrent autour du corps. L'un d'eux brancha un terminal portable sur le bracelet de Julian.

— Sujet déconnecté, annonça une voix synthétique, dénuée d'émotion. Analyse du log : pic de stress à 160 bpm. Procédure d'euthanasie automatique validée. Récupérez le hardware.

Elias, pétrifié dans son ombre, regarda l'un des hommes sortir un scalpel laser. Dans un silence chirurgical, le Pacificateur trancha la chair autour du cou de Julian pour récupérer le bracelet Apex. Ils ne s'intéressaient pas à l'homme. Seule la donnée comptait. Seule la technologie méritait d'être sauvée.

Elias sentit une larme couler sur sa joue. Une seule. Elle était chaude, salée, terriblement vivante.

Ne la ressens pas.

Il la laissa s'écraser sur le béton.

Il comprit alors ce que Julian avait voulu dire. Pour vaincre Sarah Vane, il ne devait pas rester humain. Il devait devenir plus froid que le tungstène, plus vide que le regard d'un cadavre. Il devait devenir l'Apex lui-même.

Les Pacificateurs commençaient à ratisser le reste du hangar. Leurs faisceaux lumineux balayaient les piliers, se rapprochant inexorablement de sa position.

Elias ne chercha pas à fuir. Il ramassa une barre de fer rouillée qui traînait à ses pieds. Ses mouvements étaient lents, précis, dénués de toute intention agressive qui pourrait trahir son rythme cardiaque. Il était un fantôme dans la machine.

Il attendit que le premier soldat dépasse son pilier.

Son cœur affichait 58 pulsations par minute.

Il était prêt à donner à NeuroSync exactement ce qu'ils réclamaient : un silence absolu.

Et mortel.

Chapitre 8

Le District Silicium

Le District Silicium ne dormait pas ; il exhalait. Une vapeur tiède, chargée d'ozone et de particules de peau morte, stagnait entre les gratte-ciel de verre dépoli qui griffaient le ciel couleur de bile. Elias avançait, les bras ballants, les doigts lâches. Chaque pas était une transaction calculée avec la gravité. Il ne marchait pas, il se laissait tomber en avant, juste assez pour entretenir le mouvement, pas assez pour solliciter le myocarde.

Cinquante-six battements par minute. Un métronome de cimetière.

L'entrée du District était un goulot d'étranglement. Les portiques de NeuroSync brillaient d'un bleu chirurgical, scannant les flux de données biologiques des milliers de cols blancs qui s'y engouffraient. Ici, la paix n'était pas un choix, c'était une infrastructure. La foule bougeait avec une fluidité écœurante, un banc de poissons monstrueux dont les membres ne s'entrechoquaient jamais. Pas de cris, pas de rires, pas de bousculades. Juste le froissement des tissus synthétiques et le bourdonnement des processeurs.

Elias sentit la première pointe thermique contre sa carotide. Le tungstène le goûtait. L'aiguille de l'Apex vibrait, en attente d'une excuse pour s'enfoncer.

Respire par le bas. Ne gonfle pas la poitrine. Sois un poumon vide.

Il s'inséra dans la masse. À sa droite, une femme au visage de porcelaine fixe, les yeux perdus dans un affichage rétinien. Elle marchait avec une précision d'automate. Si Elias l'effleurait, si son épaule heurtait la sienne, le pic de surprise ferait d'eux deux

des cadavres en moins de trois secondes. Le protocole de "Concorde Sociale" de NeuroSync était formel : tout incident cinétique majeur déclenchait une sédation terminale.

Le District Silicium était une cathédrale de verre dédiée à l'absence de friction. Les murs étaient tapissés d'écrans diffusant des fractales apaisantes et des messages subliminaux : *Le calme est une compétence. Le stress est une trahison.*

Soudain, un craquement. Sec. Humain.

À vingt mètres devant lui, un homme s'effondra. Pas une chute dramatique, juste un affaissement, comme si ses os s'étaient transformés en gélatine. Son Apex vira au rouge cramoisi, une luciole de sang sur son cou de cadre supérieur. Personne ne s'arrêta. La foule se scinda avec une élégance obscène, contournant le corps sans un regard, sans une variation de rythme. Le flux devait rester laminaire.

Elias passa à côté de lui. Il vit l'œil de l'homme, grand ouvert, injecté de sang, qui fixait le ciel de plomb. Une micro-convulsion agitait encore sa main droite. Elias sentit son propre pouls grimper. 62. 65. 68.

C'est une donnée, Elias. Ce n'est pas un homme, c'est une erreur système.

Il ferma mentalement les valves de son empathie. Il imagina ses émotions comme des fluides noirs qu'il drainait dans un réservoir plombé, tout au fond de son ventre. Il regarda le cadavre et ne vit qu'un obstacle topographique. Le pouls redescendit. 59.

Le District devenait plus dense à mesure qu'il approchait de la zone des Serveurs Centraux. Les stimuli se multipliaient. Des hologrammes de Sarah Vane, hauts de dix mètres, flottaient au-dessus des carrefours. Elle souriait, un sourire qui n'atteignait jamais ses yeux d'acier, promettant une humanité libérée de ses propres griffes.

— "Vous êtes le capitaine de votre silence," murmura la voix de la visionnaire, amplifiée par des diffuseurs directionnels qui semblaient murmurer directement dans le crâne d'Elias.

Il bifurqua dans une ruelle adjacente, là où le vernis du District commençait à s'écailler. C'était ici que les "Limniques", les parias du système, se terraient. L'architecture changeait. Le verre laissait place à du béton suintant et à des enchevêtrements de câbles à nu.

Il cherchait l'enseigne de "L'Anesthésie", un bar clandestin pour ceux dont l'Apex était soit défectueux, soit piraté de façon précaire. C'est là que se cachait Aris, l'ingénieur dont Julian lui avait parlé avant de finir dépecé par les Pacificateurs.

Une ombre se détacha d'un renforcement. Un gamin, pas plus de douze ans, le visage émacié, les yeux brillants d'une fièvre qui n'avait rien de biologique. Il tenait une seringue remplie d'un liquide bleu fluorescent : du "Frost", une drogue qui ralentissait le cœur jusqu'aux limites de la mort clinique pour tromper l'Apex pendant quelques heures de défonce absolue.

— T'as l'air tendu, le propre, chuchota le gamin. Ton aiguille a soif ?

Elias ne répondit pas. Il fixa un point imaginaire derrière l'enfant. Il ne devait pas voir la misère, il ne devait pas sentir la puanteur de l'urine et de la faim. Le gamin s'approcha, tendant la main vers le poignet d'Elias.

— Un fix pour rester plat. Juste un petit froid.

Le contact des doigts crasseux sur sa peau fut comme une décharge électrique. Le capteur de l'Apex émit un sifflement ultrasonique que seul Elias pouvait entendre. Un avertissement. La pointe de tungstène s'enfonça d'un millimètre. La douleur fut une ligne de feu montant jusqu'à sa mâchoire.

Tue-le.

La pensée traversa Elias avec la froideur d'une lame. Pas par colère. Par nécessité de survie. Si le gamin continuait, l'Apex allait l'exécuter.

Elias saisit le poignet de l'enfant. Il ne serra pas avec rage, mais avec la précision d'un étau hydraulique. Il tourna le bras, lentement, observant les yeux du gamin s'écarquiller. Il ne ressentait rien. Ni pitié, ni dégoût. Il était devenu l'extension organique du bracelet. Un prédateur homéostatique.

— Lâche-moi, t'es un malade ! glapit le gamin.

Elias le projeta contre le mur de béton. Le choc fut sourd. Il ne vérifia pas si le gamin respirait encore. Son rythme cardiaque ? 57. Une ligne droite. Une perfection de marbre.

Il poussa la porte de "L'Anesthésie".

L'intérieur était plongé dans une pénombre rousse, saturée d'une fumée lourde qui sentait le plastique brûlé. Des ventilateurs poussifs brassaient un air poisseux. Ici, le silence n'était pas imposé par la technologie, mais par la terreur. Une douzaine de clients étaient assis, immobiles, devant des verres d'un liquide incolore. Ils ressemblaient à des statues de cire dans une morgue de luxe.

Au fond, derrière un comptoir protégé par une grille de Faraday, un homme massif manipulait des circuits imprimés avec des pinces d'horloger. Il portait des lunettes de protection à verres grossissants qui lui donnaient un air d'insecte géant.

Elias s'approcha. Ses bottes résonnaient sur le sol métallique, un son trop fort, trop agressif dans ce sanctuaire de l'inertie.

— C'est toi, Aris ?

L'homme ne leva pas les yeux. Ses mains ne tremblaient pas. C'était un professionnel du calme factice.

— Julian est mort, continua Elias.

Les pinces d'Aris s'arrêtèrent une fraction de seconde. Un battement de cil. C'était tout.

— Julian était un romantique, dit Aris d'une voix de papier de verre. Il pensait que le cœur avait encore des choses à dire. Erreur de débutant. On ne discute pas avec un algorithme de NeuroSync. On le court-circuite.

Aris posa ses outils et leva enfin les yeux. Son propre Apex, au cou, était recouvert d'une couche de résine époxy noire, comme une tumeur domestiquée.

— Tu veux que je te l'enlève ? Tu sais ce qui arrive quand on rate l'extraction ? Le dispositif libère une neurotoxine qui transforme ton cerveau en bouillie en douze secondes. C'est la clause de "Propriété Intellectuelle" de Sarah Vane. Ton corps appartient à la firme, Elias Thorne.

Elias ne fut pas surpris que l'homme connaisse son nom. Dans cette ville, l'anonymat était une maladie mentale.

— Je ne veux pas que tu l'enlèves, dit Elias d'une voix monocorde, vide de toute inflexion. Je veux que tu le passes en mode "Fantôme". Je veux qu'il croie que je suis mort, alors que je marche encore.

Aris laissa échapper un rire qui ressemblait à un râle.

— Tu veux devenir un spectre. Une erreur de calcul dans leur matrice de paix. Tu sais ce que ça implique ? Pour que l'Apex croie que tu es mort, on doit tromper les capteurs de chaleur, de pression et de bio-électricité. Tu vas devoir vivre avec un corps à trente-deux degrés. Tu vas devoir bouger comme un noyé. Tu vas perdre la sensation de tes membres. Tu seras une machine qui porte de la viande.

— Je suis déjà ça, répliqua Elias.

Il posa ses mains sur le comptoir. Elles étaient d'une stabilité effrayante. Aris l'observa un long moment, cherchant une trace de peur, de doute, un battement de paupière trop rapide. Rien. Elias Thorne était un désert.

— Très bien, murmura l'ingénieur en désignant une chaise chirurgicale dans l'arrière-boutique, cachée derrière des rideaux de plomb. Allonge-toi. Et essaie de ne pas mourir tout de suite. Ça tacherait mon tapis.

Elias s'installa sur le cuir froid. Les sangles se refermèrent sur ses poignets et ses chevilles. Aris alluma une lampe scialytique qui inonda la pièce d'une lumière blanche, crue, révélant la poussière qui dansait dans l'air comme des particules de souvenirs oubliés.

— Je vais devoir inciser sous le capteur principal, expliqua Aris en saisissant un scalpel à ultrasons. Je vais insérer un pontage nanotechnologique. Ça va piquer. Mais si tu cries, l'Apex considérera ça comme une crise de panique de niveau 4. Et l'aiguille te traversera la colonne avant que j'aie pu dire "oups".

— Fais-le, dit Elias.

La douleur qui suivit fut indescriptible. Ce n'était pas une simple brûlure, c'était une invasion. Aris taillait dans la chair vive, contournant les fibres nerveuses que l'Apex

avait colonisées. Elias sentait le métal glisser contre ses vertèbres. Son cœur, privé de son ancre habituelle par le stress, commença à s'emballer.

75. 80. 90.

L'Apex commença à bourdonner. Une vibration sourde qui se propageait dans ses dents, dans son crâne. Le voyant sur son cou passa au jaune orangé.

— Elias, calme-toi, grogna Aris, la sueur perlant sur son front. Je n'ai pas encore fini le pontage. Si ça monte à 100, on est tous les deux pulvérisés.

Elias ferma les yeux.

La voiture. La pluie. Le visage de sa sœur contre la vitre brisée.

L'image surgit, brutale, obscène de clarté. Le sang sur le bitume brillait comme des rubis sous les phares. Il sentit le cri monter dans sa gorge, une lame de fond de culpabilité et de terreur.

Non.

Il ne combattit pas le souvenir. Il l'embrassa. Il l'étouffa sous une chape de glace mentale. Il imagina le visage de sa sœur se transformant en un diagramme technique. Le sang devenait du liquide de refroidissement. Les cris devenaient des fréquences radio. Il déshumanisa son propre traumatisme jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une ligne de code défectueuse.

Le pouls retomba violemment. 60. 50. 40.

Aris écarquilla les yeux devant son moniteur.

— Putain... tu descends trop bas. Elias !

— Continue, dit Elias, sa voix semblant venir d'outre-tombe.

Un déclic métallique résonna dans la petite pièce. L'Apex émit un long soupir pneumatique. La lumière rouge s'éteignit pour laisser place à un blanc laiteux, presque invisible.

Le silence qui suivit était différent. Ce n'était plus le silence imposé de l'extérieur. C'était un vide intérieur. Une déconnexion totale.

Elias se redressa lentement. Aris recula d'un pas, son scalpel tremblant légèrement. Il regardait Elias comme on regarde un monstre qui vient de sortir d'une cuve de laboratoire.

— C'est fait ? demanda Elias.

— Le pontage est stable. L'Apex reçoit un signal fantôme. Pour NeuroSync, tu es une ligne de plat sur un écran. Tu n'existes plus, Thorne. Tu es un bug biologique.

Elias se leva. Il sentait son corps lourd, étranger. Ses mains étaient froides, presque bleues. Il s'approcha d'un miroir sale accroché au mur.

Il ne reconnut pas l'homme qui le fixait. Ses yeux étaient deux trous noirs, dépourvus de reflets, dépourvus d'âme. La cicatrice autour de l'Apex était devenue blanche, comme du plastique fondu.

Il était enfin ce que Sarah Vane voulait que l'humanité devienne : un être sans friction, sans saillie, sans relief. Une surface plane sur laquelle la douleur n'avait plus de prise, parce qu'il n'y avait plus personne pour la ressentir.

Il sortit de "L'Anesthésie" et revint dans la lumière crue du District Silicium.

Les Pacificateurs patrouillaient, leurs scanners balayant la foule. L'un d'eux s'arrêta devant Elias. Le faisceau rouge du scanner passa sur son cou, sur son cœur, sur son cerveau.

Le robot inclina la tête, ses processeurs cherchant une signature émotionnelle, un pic de cortisol, une trace de vie.

— Circulez, citoyen, dit la machine. Votre calme est exemplaire.

Elias esquissa un mouvement qui aurait pu être un sourire s'il n'avait pas oublié comment actionner les muscles de sa joie. Il passa devant le Pacificateur, se fondant dans la masse des automates de chair.

Il n'était plus une proie. Il était le virus. Et il se dirigeait droit vers le cœur de la machine.

Le silence n'était plus une cage. C'était son arme.

Chapitre 9

L'Algorithme de la Peur

Le District Silicium ne dort pas ; il sature. Les néons blancs, d'une pureté chirurgicale, décapent les façades de verre jusqu'à l'os. Sous la lumière crue, les citoyens déambulent comme des spectres synchronisés, leurs poignets émettant un battement bleu régulier, une pulsation de métronome qui dit au monde : *Je suis calme. Je suis productif. Je suis en vie par décret.*

Elias marchait parmi eux, une ombre parmi les reflets. Il ne sentait plus le froid de la nuit, ni la morsure du vent contre ses tempes. Son corps n'était plus qu'une enveloppe de cuir et de nerfs atrophiés. À son cou, l'Apex demeurait silencieux, la pointe de tungstène effleurant sa carotide avec la patience d'un amant assassin. Il était entré dans la zone morte de l'émotion, ce no man's land psychique où la peur est si absolue qu'elle finit par s'annuler elle-même.

Il s'arrêta devant le monolithe de la Sous-Station 4. Un bâtiment sans fenêtre, une excroissance de béton brut qui semblait aspirer la lumière environnante. C'était ici que transitaient les flux de données brutes du secteur avant d'être envoyés vers le noyau central de NeuroSync.

L'entrée ne fut qu'une formalité. Le scanner biométrique lécha son visage, cherchant une hésitation, une dilatation des pupilles, un frémissement des glandes sudoripares. Elias resta de marbre. Sa rétine était un lac gelé. Le voyant passa au vert. *Accès autorisé. État émotionnel : Optimal.*

L'intérieur sentait l'ozone et le plastique surchauffé. Le bourdonnement des serveurs ressemblait à une prière mécanique, un murmure continu qui vibrait dans la moelle de

ses os. Elias s'installa devant une console de maintenance, ses doigts s'activant sur le clavier avec une précision de automate. Il inséra la clé cryptographique qu'il avait arrachée aux mains de Julian.

L'écran s'alluma, inondant ses pupilles d'un vert radioactif.

PROJET MNÉMOSYNE – PROTOCOLE APEX-V9.

Il ne chercha pas les manuels d'utilisation. Il chercha la source. Il chercha le "Pourquoi".

Les fichiers défilèrent. Des graphiques de fréquences cardiaques, des cartographies cérébrales, des colonnes de chiffres s'alignant comme les barreaux d'une cellule infinie. Puis, il tomba sur le répertoire : ***RÉALITÉ AUGMENTÉE DE CONTRÔLE (RAC) – ALGORITHME DE PRÉDICTION SOCIALE.***

Elias ouvrit le dossier. Ce qu'il vit ne ressemblait à aucun remède.

Ce n'était pas un traitement pour l'anxiété. C'était une autopsie en temps réel de la psyché humaine.

Chaque utilisateur de l'Apex n'était pas un patient, mais une sonde. Une électrode plantée dans le flanc de la ville. Les données qui remontaient vers NeuroSync n'étaient pas des rapports de santé, mais de la "Peur Pure". L'algorithme se nourrissait des pics d'adrénaline, des spasmes de terreur, des moments exacts où le cœur vacille avant de se rompre.

Un mémo interne, signé des initiales ***S.V.***, apparut à l'écran :

***"L'émotion est le bruit de la machine humaine. Pour stabiliser la structure sociale, nous ne devons pas supprimer la peur, nous devons la cartographier. L'Apex n'est pas**

un frein, c'est un capteur de contrainte. Plus le sujet approche de la rupture, plus la donnée est riche. La mort par ponction carotidienne n'est qu'un mécanisme d'élagage. Une donnée instable est une donnée inutile. Le silence que nous imposons est le socle de la nouvelle IA souveraine : celle qui prédira l'émeute avant la colère, et le suicide avant la tristesse."*

Elias sentit un vide immense se creuser dans sa poitrine. Ce n'était pas de l'horreur. L'horreur demande un cœur capable de battre. C'était une épiphanie glaciale. Sarah Vane n'essayait pas de sauver le monde du chaos ; elle utilisait leurs tourments comme combustible pour forger une chaîne invisible, une intelligence artificielle capable de modéliser le comportement humain jusqu'à l'effacement total de l'imprévisible.

Ses doigts tremblèrent imperceptiblement. La pointe de tungstène contre son cou s'enfonça d'un micron. *Alerte : Élévation du rythme cardiaque détectée.*

— Calme-toi, Elias, murmura-t-il pour lui-même, sa voix n'étant qu'un souffle sec. Ne leur donne pas ce qu'ils veulent. Ne sois pas une donnée riche.

Il continua de creuser. Les fichiers devenaient plus personnels. Des dossiers nominatifs. Il chercha son propre nom.

THORNE, ELIAS. SUJET ZÉRO-NEUF-BÊTA.

Le dossier s'ouvrit sur une chronologie de ses trois derniers mois. Chaque crise de panique était répertoriée avec une précision obscène. Mais ce fut le fichier vidéo joint qui lui glaça le sang.

Date : 14 Juillet. Le jour de l'accident.

L'écran afficha une reconstitution synaptique. Ce n'était pas des images de caméras de

surveillance, mais ce que son propre cerveau avait enregistré. La pluie sur le pare-brise. L'éclat des phares en face. Le cri de sa sœur, Sarah, juste avant l'impact. Et puis, le noir.

Sous la vidéo, un commentaire technique :

"Trauma source identifié. Le souvenir de la sœur agit comme un catalyseur de stress de type 5. Utilisation optimale pour tester les limites de l'Apex. Le sujet Thorne montre une résistance exceptionnelle à la sédation forcée. Note : Maintenir le traumatisme actif. Ne pas autoriser la résolution du deuil. La douleur est le moteur de la stabilité du dispositif."

Ils savaient. Ils avaient tout vu à travers ses yeux, et ils avaient délibérément entretenu ses cauchemars pour s'assurer que l'Apex reste en état d'alerte maximale. Ils avaient transformé le fantôme de sa sœur en une pile électrique pour nourrir leur algorithme.

Elias ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il vit Sarah. Elle ne souriait pas. Elle avait le visage de ces citoyens du District Silicium : lisse, vide, effacé.

Un rire sec, comme un craquement d'os, s'échappa de ses lèvres.

— Tu as raison, Sarah Vane, dit-il à l'écran vide. L'émotion est un cancer. Mais tu as oublié une chose.

Il se leva. Son mouvement était fluide, dépourvu de cette hésitation humaine qui trahit d'ordinaire l'intention. Il n'était plus Elias Thorne, l'architecte brisé. Il était le produit fini de leur propre monstruosité. Un être qui avait traversé le miroir de la douleur et qui était ressorti de l'autre côté, là où plus rien ne peut brûler parce que tout est déjà en cendres.

Il commença à effacer ses traces, mais pas comme un coupable. Comme un prédateur

qui nettoie son territoire. Il injecta un ver informatique dans le répertoire racine de la RAC — une boucle récursive qui allait saturer l'algorithme avec des données de calme absolu, un silence si profond qu'il rendrait le système aveugle.

Le système ne verrait plus les battements de cœur. Il ne verrait plus les pics de peur. Il verrait une mer d'huile, alors que la tempête se préparait.

Elias sortit de la sous-station. Le Pacificateur qui patrouillait devant la porte tourna sa tête de métal vers lui. Le faisceau rouge balaya son cou.

— Citoyen, votre bio-feedback indique une absence totale de fluctuation. Êtes-vous en détresse respiratoire ?

Elias fixa l'optique du robot. Il ne sentait pas de colère. Il ne sentait pas de haine. Juste une certitude mathématique.

— Je n'ai jamais été aussi bien, répondit Elias.

Il passa devant la machine. Il sentait l'Apex contre sa peau, mais l'objet n'était plus une menace. C'était un capteur inutile, branché sur un homme qui avait appris à simuler la mort pour mieux tuer.

Il se dirigea vers le centre-ville, là où la tour NeuroSync transperçait les nuages comme une aiguille d'argent. Il ne courait pas. Il ne se cachait pas. Il marchait avec la régularité d'un virus migrant vers le cœur du système.

Chaque pas qu'il faisait était une insulte à leur algorithme. Ils voulaient des données ? Il allait leur en donner une qu'ils ne pourraient jamais traiter. Une donnée hors-norme. Une anomalie sanglante.

Le District Silicium brillait toujours de son éclat stérile, mais pour Elias, les lumières

commençaient à vaciller. Le vernis craquait. Derrière le verre et le néon, il voyait enfin la vérité : une ville de cadavres maintenus debout par la peur de mourir.

Il allait leur offrir le repos.

Elias Thorne n'avait plus peur de la piqûre. Il était devenu l'aiguille.

Il s'arrêta au bord du canal, là où l'eau noire reflétait les gratte-ciel. Il porta la main à son cou et toucha la cicatrice autour de l'Apex. La douleur était là, sourde, mais elle ne lui appartenait plus. Elle appartenait à la machine. Et la machine allait bientôt apprendre ce qu'il se passe quand on demande à un homme de ne plus rien ressentir, alors qu'il a tout à venger.

Il reprit sa marche. Le silence n'était plus une cage. C'était l'armure de celui qui n'a plus rien à perdre, pas même son humanité.

Au sommet de la tour, Sarah Vane regardait sans doute ses écrans, cherchant une anomalie, un sursaut, une preuve que la vie résistait encore. Elle ne verrait rien. Jusqu'au moment où il serait devant elle.

L'algorithme de la peur avait une faille, une seule : il ne savait pas quoi faire de ceux qui avaient déjà cessé de trembler.

Elias Thorne entra dans le hall de NeuroSync. Le marbre était froid. L'air était purifié.

— Bienvenue chez NeuroSync, Monsieur Thorne, dit l'hôtesse virtuelle, une projection holographique dont le sourire était trop parfait pour être honnête. Comment pouvons-nous optimiser votre sérénité aujourd'hui ?

Elias ne répondit pas. Il appuya sur le bouton de l'ascenseur menant aux derniers

étages. Le dernier étage. Là où l'architecte du calme attendait son chef-d'œuvre.

Les portes s'ouvrirent. Le voyage vers le néant commençait.

Chapitre 10

Rupture de Rythme

L'ascenseur montait, une cage de verre et d'acier fendait le silence de la tour comme un scalpel dans un tissu mou. Elias Thorne fixait son propre reflet dans la paroi chromée. Ses pupilles étaient des trous noirs, dilatées par une terreur qu'il s'efforçait de lisser, de compacter, de transformer en un bloc d'inertie. À son cou, l'Apex pulsait, une tique technologique accrochée à sa carotide, attendant le moindre sursaut de son pouls pour enfoncer sa pointe de tungstène.

42ème étage. *Zen Obligatoire.*

Le carillon de l'ascenseur sonna avec une douceur écœurante, une note de harpe synthétique conçue pour abaisser la tension artérielle. Les portes s'ouvrirent sur le laboratoire d'observation « Ataraxie ». C'était un espace de marbre blanc et de verre fumé, baigné dans une lumière diffuse qui ne projetait aucune ombre.

Au centre de la pièce, Julian était à genoux.

Le spectacle était une insulte à la géométrie parfaite du lieu. Julian, avec sa moitié de visage paralysée, ses vêtements sales, sa respiration sifflante, ressemblait à une erreur de rendu dans un monde trop lisse. Il était maintenu par deux agents de la sécurité, des silhouettes sans visage vêtues de combinaisons en néoprène gris, dont les mouvements étaient régis par des oreillettes synchronisées au rythme cardiaque de la pièce.

Et devant lui, Sarah Vane.

Elle ne portait pas de blouse blanche. Elle portait une robe d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir, coupée avec une précision chirurgicale. Elle tenait une tablette de verre entre ses doigts longs et effilés. Elle ne regardait pas Julian. Elle regardait les courbes qui dansaient sur son écran.

— Votre rythme sinusal est déplorable, Julian, dit-elle sans lever les yeux. C'est un bruit blanc. Une pollution.

Elias fit un pas en avant. Ses semelles en caoutchouc ne produisirent aucun son sur le marbre. Mais le simple fait de voir Julian, de voir la tache de sueur sur son front et la terreur dans ses yeux éteints, fit bondir le cœur d'Elias.

Ztt.

L'aiguille de tungstène s'enfonça de deux millimètres dans son cou. Une décharge de douleur froide, sèche, irradia jusqu'à sa mâchoire. Elias ferma les yeux, forçant ses poumons à une inspiration lente, calculée. *Ne pas réagir. Ne pas aimer. Ne pas détester.*

— Elias, murmura Julian. Sa voix était un râle. Fuis... elle va...

Un des gardes pressa un point de pression sur l'épaule de Julian, et l'homme s'effondra davantage, étouffant un cri.

Sarah Vane se tourna enfin vers Elias. Son visage était un masque de porcelaine, une surface lisse où aucune émotion n'avait osé tracer de ride. Elle afficha un sourire qui n'était qu'une reconfiguration musculaire, dépourvu de chaleur.

— Vous arrivez au moment crucial, Elias. Le moment où la donnée devient vérité. Julian est une itération défailante. Il représente tout ce que nous essayons d'extraire de l'espèce : le chaos, l'attachement, la mémoire traumatique.

Elle s'approcha de Julian et posa une main gantée de latex sur son crâne.

— Il a tenté de saboter le serveur de feedback pour vous laisser une fenêtre de sortie. Une impulsion altruiste. C'est fascinant, n'est-ce pas ? Mourir pour une abstraction telle que l'amitié.

Elias sentit la colère monter, une marée noire bouillante au fond de son estomac. Julian, le seul être qui l'avait traité comme un homme et non comme un échantillon depuis des mois, était en train d'être disséqué vivant sous ses yeux.

Ztt. Ztt.

L'aiguille s'enfonça encore. Elias sentit un filet de sang chaud couler sous le collier de l'Apex, glissant lentement vers sa clavicule. La douleur était une brûlure électrique qui lui brouillait la vue. Le capteur sur son poignet vira au rouge cramoisi.

— Calmez-vous, Elias, conseilla Vane d'une voix monocorde, presque maternelle. Si vous atteignez les 140 battements par minute, la pointe sectionnera la carotide. Ce serait un gâchis statistique. Vous êtes mon meilleur sujet. Le seul qui a compris que pour survivre, il faut cesser d'être.

— Lâchez-le, parvint à articuler Elias. Sa voix n'était qu'un souffle, un résidu d'humanité luttant contre le métal.

Sarah Vane soupira, un son d'une pureté artificielle.

— Pourquoi ? Pour qu'il continue à vous encombrer de son empathie brisée ? Pour qu'il vous rappelle sans cesse la mort de votre sœur ? Regardez-le, Elias. Il n'est qu'un miroir de votre propre culpabilité. Tant qu'il respire, vous restez enchaîné à ce que vous étiez. Un homme qui tremble. Un homme qui échoue.

Elle fit un signe de tête aux gardes. L'un d'eux sortit une seringue d'une poche latérale. Un liquide d'un bleu électrique brillait à l'intérieur.

— Une dose massive de bêtabloquants synthétiques, expliqua-t-elle. Cela va figer son cœur dans une stase définitive. Une paix absolue. Ce n'est pas un meurtre, c'est une optimisation.

Julian leva les yeux vers Elias. Dans ce regard, il n'y avait pas de demande de secours. Il y avait une résignation atroce. Il acceptait d'être le sacrifice.

La colère d'Elias se transforma en une agonie insoutenable. Son cœur cognait contre ses côtes comme un prisonnier frappant contre les murs d'une cellule en feu. L'Apex vibra violemment à son cou. L'aiguille était maintenant si profonde qu'il sentait le métal contre son os. Chaque battement était une morsure, chaque souffle une menace de décapitation interne.

Il vit la seringue s'approcher du bras de Julian.

Fais quelque chose. Tue-la. Hurle.

Mais s'il hurlait, il mourrait. S'il bondissait, le mécanisme ferait jaillir son sang avant qu'il n'ait atteint Vane.

C'est à cet instant précis, dans le scintillement stérile du laboratoire, qu'Elias Thorne comprit la nature du piège. L'Apex n'était pas seulement un outil de contrôle. C'était une porte. Et pour la franchir, il fallait laisser sa peau derrière soi.

Il regarda Julian. Il ne vit plus l'ami. Il ne vit plus le compagnon d'infortune. Il força son esprit à déconstruire l'image. Il vit une masse carbonée. Un assemblage de protéines et d'eau. Une variable obsolète.

Il visualisa le visage de sa sœur, le sang sur le pare-brise, le bruit du métal broyé. Habituellement, cette image déclenchait une tachycardie mortelle. Cette fois, Elias prit l'image et la broya. Il la réduisit en cendres dans un four imaginaire. Il coupa les nerfs. Il sectionna les ponts.

Il se vida.

Ce fut un processus d'une violence inouïe, une auto-mutilation psychique. Il ne s'agissait pas de se calmer. Il s'agissait de s'éteindre. De devenir aussi froid que le tungstène qui le harcelait.

Le capteur à son poignet passa du rouge au orange, puis au vert chlorophylle.

Son pouls chuta brutalement. 60. 55. 50.

L'aiguille se rétracta d'un millimètre. Puis de deux.

Elias Thorne redressa les épaules. Son visage devint un désert de glace. Ses yeux perdirent leur éclat fiévreux pour prendre la matité du basalte.

— Il ne m'encombre pas, dit Elias d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Elle était plate, dépourvue de toute harmonique émotionnelle. C'est un déchet. Faites-en ce que vous voulez.

Sarah Vane s'arrêta. Pour la première fois, elle parut surprise. Elle scruta l'écran de sa tablette. Le rythme cardiaque d'Elias était une ligne presque parfaite, une monotonie absolue malgré la scène de torture qui se jouait devant lui.

— Intéressant, murmura-t-elle. Vous avez réussi la dissociation complète.

Julian laissa échapper un sanglot étouffé, un son de déchirement.

— Elias... non...

Elias ne cilla pas. Il ne regarda même pas la seringue s'enfoncer dans la veine de Julian. Il regardait un point fixe sur le mur, au-dessus de la tête de Sarah Vane. Il écouta le silence qui s'installait au fur et à mesure que le produit faisait effet. Il écouta le râle de Julian s'aplatir, devenir un soupir, puis rien.

Le corps de Julian devint pesant entre les bras des gardes. Ils le lâchèrent. Il glissa sur le marbre comme un sac de viande inutile.

Sarah Vane s'approcha d'Elias, fascinée. Elle tendit la main pour effleurer la cicatrice à son cou, là où l'Apex était encore ancré.

— Vous êtes magnifique, Elias. Vous êtes le premier homme vraiment guéri.

Elias sentit l'odeur de lys et d'éthanol de la femme. Il sentit son souffle sur sa peau. Autrefois, cela aurait provoqué un frisson, une alerte, une peur.

Rien.

Il était une chambre vide. Un écho sans voix.

— Je ne suis pas guéri, dit-il, et pour la première fois, c'est lui qui soutint son regard, avec une intensité qui fit reculer d'un pas l'architecte du calme. Je suis juste devenu l'outil que vous avez fabriqué.

Il fit un pas vers elle. Les gardes se tendirent, mais Sarah Vane leva une main pour les retenir. Elle était hypnotisée par sa création.

— Et que fait un outil quand il n'a plus besoin d'artisan ? demanda Elias.

Son pouls resta à 48 battements par minute. Constant. Mortel.

Il se baissa lentement, sans une once d'hésitation, pour ramasser la seringue vide que le garde avait laissée tomber près du cadavre de Julian. Il la fit tourner entre ses doigts.

— L'empathie était ma laisse, Sarah. Vous venez de couper la laisse.

Il regarda le corps de Julian, une dernière fois. Ce n'était plus qu'un objet. Un dommage collatéral dans une équation qu'il commençait enfin à résoudre. Il n'y avait plus de douleur. Plus de deuil. Plus de sœur. Juste la trajectoire.

L'aiguille de tungstène ne le piquait plus. Elle attendait, elle aussi, le prochain ordre.

— Vous vouliez le silence, Sarah ? dit-il en avançant encore d'un pas, forçant la sociopathe à reculer contre la baie vitrée qui surplombait la ville.

Il sourit, mais ce n'était qu'un étirement de peau sur des dents blanches.

— Je vais vous offrir un silence si profond que vous n'entendrez même plus votre propre cœur s'arrêter.

Le chapitre 10 se referma sur cette image : Elias Thorne, debout dans la lumière clinique du NeuroSync, le visage aussi lisse qu'un masque mortuaire, tandis qu'au-dehors, l'orage commençait enfin à gronder sur la métropole, sans qu'aucun capteur ne puisse plus jamais le faire trembler.

Chapitre 11

L'Automate de Sang-Froid

Le flacon d'Inderal-X4 glissa contre sa paume, aussi froid qu'une promesse de morgue. Elias ne tremblait pas. Le tremblement est une ponctuation de l'âme, un aveu de faiblesse organique, et l'âme d'Elias Thorne avait été soigneusement dépecée par les algorithmes de Sarah Vane. Il s'enfonça l'aiguille dans la veine cubitale, juste au-dessus du pli du coude, sans détourner les yeux. La sensation fut celle d'une coulée de mercure glacé s'invitant dans son système.

Son cœur, cet animal autrefois traqué, ralentit sa course folle. Soixante battements. Cinquante-cinq. Quarante-huit.

À trente-deux battements par minute, la réalité commença à s'effiloche sur les bords. Le monde perdit son relief, devenant une succession de plans bidimensionnels, grisâtres et stériles. C'était exactement ce qu'il cherchait : le point de congélation émotionnelle.

Il franchit le périmètre de sécurité du centre de distribution de NeuroSync. Les portes de verre dépoli s'ouvrirent avec un soupir pneumatique, une respiration artificielle qui semblait moquer la sienne. Dans le hall, l'air était saturé d'ozone et de ce silence propre aux lieux où l'on fabrique le futur. Des rangées de serveurs clignotaient, tels des yeux de démons numériques observant l'intrus.

Elias avança. Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le linoléum immaculé. Il n'était plus un homme ; il était une erreur système, un fantôme physiologique glissant entre les mailles du filet.

— Identité confirmée. Rythme cardiaque : stable. Niveau de stress : indétectable.

La voix synthétique de l'IA de sécurité flotta au-dessus de lui, douce et maternelle. Elias passa sous l'arche de détection thermique. Les capteurs cherchaient la chaleur de la peur, le pic d'adrénaline qui trahit le saboteur. Ils ne trouvèrent qu'un cadavre ambulante, une machine de chair dont la pompe centrale battait avec la régularité d'une horloge de plomb.

Il s'arrêta devant le premier sas de détection biométrique. Un laser rouge balaya sa rétine. Elias ne cilla pas. Ses yeux étaient deux puits de vide, des lentilles sèches fixées sur un point invisible.

— Bienvenue, Agent Thorne, murmura la machine.

Il entra dans le saint des saints : la ligne d'assemblage des Apex.

Des milliers de bracelets d'argent terne défilaient sur des rails magnétiques, tels des scarabées métalliques en attente de leur hôte. Chaque dispositif portait en son sein cette petite aiguille de tungstène, ce dard qui, demain, viendrait s'abreuver au cou de la métropole. Elias regarda ces instruments de torture avec une curiosité clinique. Il se demanda combien de sœurs mourraient à cause d'eux. Il se demanda s'il devait s'en soucier.

L'image de sa sœur, Clara, apparut. Elle était là, assise sur le convoyeur, le crâne fracassé par le pare-brise de ses souvenirs. Elle lui souriait, des éclats de verre en guise de dents.

Elias observa le spectre. Pas une pulsation ne s'accéléra. Le bêta-bloquant agissait comme une camisole chimique, étranglant toute velléité de deuil. Clara n'était qu'une donnée corrompue dans un fichier qu'il venait de supprimer.

— Tu es en retard, Elias, sembla murmurer le fantôme.

Il passa à travers elle sans ralentir.

Un garde apparut au détour d'une rangée de racks. Un jeune homme, la vingtaine, le visage bouffi par le sommeil et la complaisance de ceux qui croient que le système est infailible. Il vit Elias. Son premier réflexe fut de porter la main à son holster. Son deuxième fut de froncer les sourcils devant l'absence totale de menace émanant de l'intrus.

— Hé ! Vous n'avez pas l'autorisation de...

Elias fut sur lui avant que la phrase ne s'achève. Ce ne fut pas une attaque portée par la colère, mais un mouvement d'une économie atroce. Elias ne sentait pas le contact de la peau du garde contre ses doigts lorsqu'il lui saisit la gorge. Il n'entendit pas le craquement des vertèbres, juste une résistance physique qu'il fallait annuler.

Le garde s'effondra, les yeux révulsés. L'Apex à son poignet vira au rouge cramoisi, injectant sa dose létale de tungstène en réponse à la panique de l'agonie. L'homme mourut en silence, terrassé par son propre remède contre l'anxiété.

Elias regarda le corps. Trente battements par minute. Constant.

Il s'agenouilla et fouilla la ceinture du mort pour récupérer la carte d'accès de niveau 5. Il n'y avait aucune haine dans son geste, aucune satisfaction. Juste la trajectoire. Il était devenu l'automate parfait que Sarah Vane avait prophétisé. Le monstre était né de la cage, et maintenant, il allait dévorer l'oiseleur.

Il atteignit le terminal central, le nexus où chaque Apex était calibré avant l'expédition. Les écrans affichaient des courbes de vie, des milliers de sinusoides représentant les futurs utilisateurs. Le troupeau en attente de son pasteur de métal.

Elias connecta le module de surcharge qu'il avait préparé. Ses doigts couraient sur le clavier avec une précision de métronome. Chaque ligne de code qu'il injectait était un venin destiné à inverser la polarité des dispositifs. Au lieu de calmer, ils allaient amplifier. Chaque battement de cœur deviendrait une décharge, chaque émotion un électrochoc. Il allait offrir à la ville une crise de panique collective, une symphonie de terreur pure que même NeuroSync ne pourrait étouffer.

— C'est fascinant, Elias.

La voix de Sarah Vane résonna dans les haut-parleurs du complexe. Elle n'était pas irritée. Elle semblait presque... émue.

— Regardez-vous. Vous êtes le premier homme véritablement libre. Libre du poids de l'empathie, libre de l'esclavage de la biologie. Vous agissez sans le fardeau du pourquoi. Vous êtes le Silence incarné.

Elias ne s'arrêta pas. Il ne leva même pas les yeux vers les caméras qui le traquaient.

— Vous m'avez appris que le cœur était un point faible, Sarah, répondit-il. Sa voix était monocorde, dépourvue de timbre humain, comme si elle sortait d'un synthétiseur vocal. J'ai simplement suivi votre logique. Le silence n'est pas l'absence de bruit. C'est l'absence de résistance.

— Et pourtant, vous êtes ici pour détruire mon œuvre. N'est-ce pas une motivation émotionnelle ? Un reste de vengeance ? Une trace de cette sœur que vous avez si maladroitement tuée ?

Elias acheva la séquence d'amorçage. Le système indiquait : *Surcharge prête. En attente de validation.*

Il marqua une pause. Pour la première fois depuis l'injection, il sentit une légère pression à la base de son crâne. Non pas une émotion, mais une curiosité abstraite.

— Vengeance ? Non. La vengeance nécessite de la haine. Je ne vous hais pas, Sarah. On ne hait pas un virus. On nettoie la zone.

Il appuya sur la touche "Entrée".

À travers tout le centre de distribution, les milliers de bracelets s'illuminèrent d'une lueur bleutée, un murmure électronique s'élevant dans la pièce comme le chant d'un essaim métallique. L'impulsion se propagea dans le réseau, infectant les serveurs, les stocks, les unités déjà livrées en ville.

— Vous venez de condamner des milliers de personnes, Elias, dit Sarah, et il put deviner son sourire à travers le grésillement de l'interphone.

— Non, murmura-t-il en se détournant de l'écran. Je les ai rendus aussi silencieux que moi.

Il commença à marcher vers la sortie. Le bêta-bloquant commençait à saturer ses reins, une douleur sourde et lointaine qu'il observa avec détachement. Ses membres pesaient des tonnes, mais son esprit était d'une clarté de diamant.

Soudain, l'alarme incendie se déclencha. Les sprinkleurs libérèrent une pluie fine, une brume artificielle qui transforma le hall en une forêt de verre. Elias avança sous l'eau froide, sa chemise collée à sa peau livide.

Au bout du couloir, Sarah Vane l'attendait. Elle n'était pas protégée par ses gardes. Elle se tenait seule, vêtue de sa blouse blanche d'une pureté chirurgicale, son Apex inerte brillant à son poignet comme un bijou funéraire.

— Vous ne partirez pas, Elias. Pas parce que je vais vous arrêter. Mais parce que vous n'avez plus nulle part où aller. Vous avez éteint la lumière à l'intérieur. Qu'allez-vous faire du reste de votre vie, maintenant que vous ne sentez plus le vent sur votre visage ?

Elias s'arrêta à deux mètres d'elle. L'eau ruisselait sur son visage, traçant des sillons qui ressemblaient à des larmes, mais ses yeux restaient secs. Son pouls tomba à vingt-huit. Un rythme de reptile en hibernation.

Il leva la main et toucha lentement la cicatrice à son propre cou, là où l'aiguille de tungstène attendait un signal qui ne viendrait jamais.

— Ce que je vais faire ?

Il s'approcha d'elle, si près qu'il put sentir son parfum de lys et d'éthanol. Il ne ressentait rien. Ni attirance, ni dégoût. Elle n'était qu'un obstacle matériel.

— Je vais attendre que mon cœur s'arrête de lui-même, Sarah. C'est la seule forme de contrôle que vous n'avez pas pu me voler.

Il la contourna sans un regard de plus.

Alors qu'il poussait les portes de sortie pour s'enfoncer dans l'orage qui déchirait la ville, Elias Thorne sentit une dernière chose. Une minuscule vibration contre sa carotide. Le système de NeuroSync, en train de s'effondrer sous le poids de sa propre surcharge, envoya une impulsion erratique.

L'aiguille de tungstène s'enfonça d'un millimètre.

Elias ne sursauta pas. Il ne pressa pas le pas. Il continua de marcher dans la rue inondée, tandis qu'autour de lui, les premiers passagers équipés de l'Apex

commençaient à s'effondrer, les mains au cou, les yeux écarquillés par une terreur qu'ils ne pouvaient plus contenir.

Il était le seul point fixe dans un monde qui entrainait en convulsion. Un automate de sang-froid, marchant vers le néant avec une régularité de métronome, tandis que dans sa poitrine, son cœur, trahi par la chimie et la technologie, ne battait plus que pour la forme.

Vingt-quatre. Vingt-deux. Vingt.

Le silence, enfin.

Chapitre 12

La Salle des Murmures

L'ascenseur ne descendait pas ; il s'enfonçait dans la gorge de la terre comme une sonde gastrique. Les parois de métal brossé, striées de traces de doigts graisseuses, semblaient se resserrer à chaque étage franchi. Elias regardait les chiffres défiler sur l'écran à cristaux liquides : -10, -15, -22. À chaque cran, la pression atmosphérique paraissait s'épaissir, chargée d'une humidité saturée d'ozone et de sueur rance.

Contre sa carotide, l'Apex ronronnait. Une vibration basse, presque érotique, qui lui rappelait que le tungstène était là, prêt à lui percer la vie pour le punir d'un battement de cœur de trop. Mais son cœur restait plat. Un métronome de plomb. Trente-deux battements par minute. Un rythme de cadavre qui refuse de se coucher.

Les portes s'ouvrirent sur un silence qui n'en était pas un.

C'était la Salle des Murmures.

L'espace était colossal, une cathédrale de béton brut dont le plafond se perdait dans des ombres industrielles. Ici, la lumière n'éclairait rien ; elle se contentait de dénoncer des formes. Des milliers de formes. Elias fit un pas, puis deux, ses semelles claquant sur le sol époxy avec une résonance de coup de feu.

Devant lui s'étendaient des rangées infinies de fauteuils ergonomiques, semblables à des sièges de dentiste, inclinés à quarante-cinq degrés. Dans chaque fauteuil, un corps. Des hommes, des femmes, des adolescents, drapés dans des blouses d'un blanc chirurgical qui semblaient luire d'une phosphorescence malade. Ils étaient immobiles, les bras posés sur les accoudoirs, les paumes ouvertes vers le plafond,

comme s'ils attendaient une pluie qui ne viendrait jamais.

Mais ce n'était pas l'immobilité qui glaçait le sang. C'était le son.

Un bourdonnement collectif. Des milliers de respirations synchronisées, si ténues qu'elles ne formaient qu'un seul souffle, une plainte océanique. Et par-dessus, le cliquetis des serveurs. De chaque cou, un faisceau de fibres optiques s'échappait du dispositif Apex pour plonger dans le sol, connectant ces consciences à la matrice de NeuroSync.

Elias s'approcha d'une femme au premier rang. Ses yeux étaient ouverts, mais les pupilles avaient abdiqué. Elles flottaient, perdues dans un blanc laiteux, fixant un point situé à mille lieues derrière la réalité. Un filet de salive s'échappait de sa lèvre inférieure, brillant comme un fil d'araignée sous les néons.

— La pureté, murmura Elias. C'est donc ça, Sarah. Le silence des agneaux câblés.

Il passa sa main à quelques centimètres du visage de la femme. Aucun cillement. Elle ne sentait pas sa présence. Elle ne sentait plus rien. NeuroSync ne se contentait pas de calmer l'anxiété ; ils pompaient la sève. Ils extrayaient le chaos émotionnel, les pics de peur, les sursauts de désir, les éclats de colère, pour les transformer en données brutes, en algorithmes de sédation globale. Ces gens étaient des filtres biologiques, des stations d'épuration pour la psyché du reste du monde.

Elias avança dans l'allée centrale. Il cherchait une anomalie dans cette symétrie d'horreur. Il cherchait Julian.

Il le trouva au secteur G-4, là où le plafond fuyait, laissant tomber des gouttes d'eau glacée qui s'écrasaient sur les dalles avec une régularité de supplice chinois.

Julian était méconnaissable. L'homme qui, autrefois, maniait l'ironie comme un

scalpel n'était plus qu'une enveloppe flasque. Son visage était une carte de la dévastation : le côté gauche, foudroyé par un dysfonctionnement de l'aiguille, s'affaissait comme de la cire fondue. Le nerf facial avait été sectionné de l'intérieur, laissant son œil gauche entrouvert sur une orbite vide de toute étincelle.

Elias s'agenouilla devant lui. Il ne ressentit pas de pitié — l'Apex veillait à ce que l'empathie ne devienne pas un pic d'adrénaline mortel — mais une curiosité clinique, un froid constat de sa propre finitude.

— Julian, dit-il. Sa voix, d'ordinaire si rauque, semblait n'être qu'un souffle parmi les murmures.

Pas de réponse. Le torse de Julian se soulevait à peine. Sur l'écran de contrôle fixé au dossier du fauteuil, le rythme cardiaque s'affichait en vert fluo : 18 BPM. C'était impossible. À ce stade, le sang ne circule plus, il stagne. Il devient une boue noire dans les veines.

Elias saisit le poignet de Julian. Sa peau était aussi froide qu'une plaque de morgue.

— Regarde-moi, putain.

Il le secoua, une impulsion brutale qui aurait dû déclencher l'alarme de son propre bracelet. Mais l'Apex d'Elias se contenta de lui envoyer une décharge de picotements glacés le long de la colonne vertébrale. *Reste calme, Elias. Reste mort.*

L'œil valide de Julian pivota lentement. Un mouvement saccadé, mécanique, comme celui d'une vieille poupée dont les ressorts sont rouillés. Il mit de longues secondes à faire le point sur Elias. Quand il y parvint, une lueur de terreur pure — une terreur si ancienne et si profonde qu'elle semblait venir d'une autre vie — traversa son regard.

— E... E-lias...

Le son sortit de sa bouche comme une bulle de gaz s'échappant d'un marais.

— Je suis là, Julian. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?

Julian tenta de bouger sa main droite. Les doigts s'agitèrent dans le vide, griffant l'air.

— Pas... pas assez... murmura Julian.

— Pas assez de quoi ?

— Pas assez... de vide. Ils... ils mangent... les souvenirs. Tout. Ce que j'avais... d'elle...

Il parlait de sa femme, sans doute. Ou de sa propre enfance. Les serveurs de NeuroSync ne se contentaient pas de lisser les émotions ; ils effaçaient les aspérités de la mémoire pour que le sujet ne puisse plus jamais rebondir contre les parois de sa cage.

— Elias... tire... murmura Julian dans un râle.

— Quoi ?

— Tire... sur le fil. Derrière...

Elias se pencha. Derrière la nuque de Julian, là où le tungstène s'enfonçait dans la chair, les fibres optiques pulsaient d'une lueur bleue électrique. Elles vibraient au rythme des données extraites. C'était le cordon ombilical de ce cauchemar.

— Si je débranche, tu meurs, Julian. Ton cœur ne saura plus comment battre sans le signal de la machine.

Un rictus déforma la partie saine du visage de Julian. Un essai de sourire, une grimace de supplicé.

— Je suis... déjà... une statistique. Elias... ne les laisse pas... me finir.

Elias regarda les milliers de corps autour de lui. Si Sarah Vane gagnait, si le programme Apex se généralisait, la ville entière deviendrait cette salle. Un immense cheptel de chairs dociles, purifiées de toute souffrance par l'éradication de toute âme. Une paix absolue. Une paix de cimetière.

Elias posa sa main sur le faisceau de câbles. Il sentit la chaleur de l'information qui circulait. Des gémissements électroniques.

— Vingt-six, murmura-t-il pour lui-même, fixant son propre bracelet qui clignotait.

Il devait agir vite. Son propre rythme cardiaque chutait. La proximité de Julian, ce reflet de son propre futur, agissait comme un poison.

— Elias... fais-le...

— Dors, Julian.

D'un coup sec, Elias arracha le faisceau.

Le bruit fut insoutenable. Non pas un cri humain, mais un hurlement de métal, un feedback strident qui déchira l'air de la salle. Le corps de Julian se cabra violemment. Ses muscles se contractèrent avec une telle force que ses os craquèrent de manière audible dans le silence retrouvé. Puis, le monitoring s'éteignit. L'écran devint noir.

Julian retomba dans son siège, une poupée de chiffon dont on avait coupé les fils. Ses

yeux restèrent ouverts, fixant le plafond sombre. Pour la première fois depuis des mois, son visage était lisse. Presque serein.

Elias ne bougea pas. Il attendit que l'alerte retentisse. Il attendit que la sécurité arrive, que les aiguilles s'enfoncent, que le monde s'arrête.

Mais rien ne vint.

Les autres patients ne réagirent pas. Ils continuèrent de murmurer, de respirer en chœur, d'être vidés. La mort d'une donnée n'affectait pas le processeur.

Elias se releva, ses jambes tremblant sous le poids d'une fatigue millénaire. Il regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient d'une stabilité effrayante. Il n'éprouvait aucun remords, aucune tristesse, aucune peur. Juste une certitude froide, tranchante comme le tungstène.

Il se tourna vers le fond de la salle, là où une porte massive en acier marqué du sceau de NeuroSync menait aux serveurs centraux.

L'Apex contre son cou envoya une nouvelle impulsion. Un avertissement. Il était à vingt-quatre battements par minute. Son corps commençait à réclamer de l'oxygène, ses poumons brûlaient, mais son esprit était d'une clarté absolue.

Il ne venait plus pour se sauver. Il venait pour tout brûler.

Il commença à marcher vers la porte, laissant derrière lui le cadavre de son seul ami dans cette nurserie de fantômes. Chaque pas était une victoire sur la biologie. Chaque pas était une insulte à la machine.

Dans la Salle des Murmures, le bourdonnement sembla changer de ton. Comme si, pendant une fraction de seconde, les milliers de consciences captives avaient senti le

passage de cet homme qui n'avait plus rien à perdre, pas même son propre cœur.

Elias Thorne n'était plus un patient. Il n'était plus une proie.

Il était le virus qui allait faire sauter le système.

Il posa sa main sur la poignée de la porte blindée. Le métal était glacé.

— Sarah, murmura-t-il dans l'obscurité, je vais vous offrir le silence que vous méritez.

Vingt-deux.

Il poussa la porte.

Chapitre 13

L'Autopsie du Vivant

L'air à l'intérieur du Saint des Saints de NeuroSync n'était pas fait pour être respiré par des poumons humains. C'était un mélange raréfié, filtré jusqu'à l'absurde, une atmosphère de laboratoire où même la poussière semblait avoir été bannie par décret. Le silence n'y était pas une absence de bruit, mais une présence physique, une ouate lourde qui pressait les tympans.

Elias franchit le seuil. Ses pas sur le sol en résine époxy ne produisirent aucun son. Il se sentait comme un spectre déambulant dans sa propre morgue. À son cou, l'Apex était une morsure constante, un baiser froid de tungstène qui lui rappelait l'étroitesse de sa cage. Vingt-deux battements par minute. Son sang circulait avec une lenteur de reptile. Ses pensées, débarrassées du tumulte de l'adrénaline, coupaient l'obscurité comme des lames de rasoir.

Au centre de la pièce, baignée dans une lumière d'aquarium, Sarah Vane l'attendait. Elle ne se tenait pas derrière un bureau. Elle était debout devant un mur de verre opalescent, ses mains jointes derrière le dos, observant une série de graphiques qui ondulaient comme des spectres d'agonie. Elle ne se retourna pas.

— Vous avez un pas magnifique, Elias, dit-elle. Une économie de mouvement presque... minérale. Le programme a enfin rectifié vos erreurs de trajectoire.

Sa voix était un scalpel. Lisse, précise, dépourvue de la moindre aspérité empathique. Elias s'arrêta à trois mètres d'elle. Il pouvait sentir l'odeur de Sarah : un mélange de lys et de désinfectant, l'arôme d'une église après des funérailles.

— Le programme m'a tué, Sarah, répondit Elias. Sa propre voix lui parut étrangère, une résonance métallique venant d'un puits profond.

Elle se tourna enfin. Ses yeux étaient deux perles de verre noir, immenses, ne cillant jamais. Elle scruta le visage d'Elias, s'attardant sur la boursouffure violacée autour du bracelet de cou, avec une gourmandise clinique qui lui donna envie de vomir. Mais il ne vomit pas. L'Apex envoya une micro-décharge, un rappel à l'ordre. *Reste plat. Reste vide.*

— Vous ne comprenez donc toujours pas ? murmura-t-elle en s'approchant. Elle tendit une main gantée de latex blanc, effleurant presque le métal incrusté dans sa carotide. Vous n'êtes pas mort. Vous êtes le premier à être réellement né. L'humanité est une espèce enrayée par son propre système limbique. Nous sommes des singes hurlants, esclaves de glandes surrénales obsolètes. Vous, Elias... vous êtes le silence après la tempête.

— Un silence imposé par une aiguille.

— La liberté est une illusion pour les faibles, trancha-t-elle. Ce que vous appelez "libre arbitre" n'est qu'une série de spasmes biochimiques incontrôlés. Regardez-vous. Vous n'avez jamais été aussi lucide. Vous n'avez jamais été aussi proche de la perfection.

Elle fit un geste vers le mur de verre. L'opacité se dissipa, révélant une série de dossiers numériques d'une densité effrayante. Au centre, une vidéo en boucle. Une route mouillée. Une voiture qui quitte la trajectoire. Des phares qui déchirent la nuit.

Le cœur d'Elias rata un battement. Un seul. L'Apex bourdonna contre son cartilage, la pointe de tungstène s'enfonçant d'un micromètre supplémentaire. Une goutte de sang perla sur son col.

— Ne faites pas ça, prévint-il, sa mâchoire se serrant jusqu'à craquer.

— Pourquoi ? Pour préserver le mensonge qui vous servait de fondation ? Sarah sourit, et ce fut la chose la plus terrifiante qu'Elias ait jamais vue. Un étirement de peau sans aucune chaleur. Elias, nous avons besoin d'un sujet avec une faille structurelle majeure. Une névrose si profonde qu'elle constituerait le test ultime pour l'Apex. Le deuil est la plus grande des pollutions émotionnelles. C'est un bruit de fond qui paralyse tout.

Elle toucha l'écran. L'image se figea sur l'impact.

— Le 14 novembre. La pluie était de 4,2 millimètres par heure. La vitesse de votre véhicule était de 88 km/h. Vous avez toujours cru que vous aviez glissé sur une plaque de gasoil. Une erreur humaine. Un péché que vous traînez comme un boulet.

Elle se rapprocha encore. Il pouvait sentir son souffle froid sur sa joue.

— Nous avons modifié les paramètres de freinage de la voiture de votre sœur à distance, Elias. Ce n'était pas un accident. C'était une excavation.

Le monde bascula.

Pendant une seconde, le barrage céda. Une vague de rage pure, noire, incandescente, déferla depuis ses entrailles. Son cœur bondit dans sa poitrine, frappant contre ses côtes comme un oiseau en cage. Soixante. Quatre-vingts. Cent battements par minute.

L'Apex réagit instantanément.

Elias poussa un cri étouffé, ses mains se plaquant contre sa gorge. L'aiguille s'enfonçait, cherchant la carotide, injectant un cocktail de neuroleptiques et de sédatifs froids qui transformaient son sang en glace. Il tomba à genoux, le front contre

le sol froid. La douleur était une symphonie stridente.

— Respire, Elias. Ne lutte pas, murmura la voix de Sarah, surplombant son agonie. Accepte la vérité. Elle est nécessaire. Nous avons tué Clara pour vous libérer de l'obligation de l'aimer. Nous avons brisé votre vie pour voir si nous pouvions reconstruire un homme à partir des décombres. Et regardez le résultat...

Elle s'accroupit devant lui, soulevant son menton du bout de ses doigts gantés. Elias la regarda à travers un voile de larmes qu'il n'avait pas le droit de verser. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême, deux trous noirs absorbant toute lumière.

— Vous êtes le Patient Zéro, Elias. Le prototype de la Nouvelle Humanité. Celle qui ne pleure pas ses morts, car elle ne comprend plus l'utilité de la perte. Vous êtes mon chef-d'œuvre. L'autopsie d'un vivant qui a enfin trouvé la paix par la chirurgie de l'âme.

Elias sentit la pointe de tungstène se retirer légèrement alors que son pouls redescendait. Trente battements. Vingt-cinq.

La haine était là, pourtant. Mais elle était différente. Elle n'était plus une émotion chaude et désordonnée. Sous l'influence du bracelet, elle s'était cristallisée. Elle était devenue une donnée froide. Une équation.

Il ne voulait plus hurler. Il ne voulait plus pleurer.

Il voulait l'effacer.

— Pourquoi me dire ça... maintenant ? demanda-t-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle monocorde.

— Parce que pour que le conditionnement soit total, le sujet doit intégrer le

traumatisme comme une variable nulle, expliqua-t-elle en se relevant, lissant sa blouse blanche sans une ride. Vous devez savoir que votre sœur n'était qu'un catalyseur. Une pièce de monnaie jetée dans une machine pour la mettre en marche. Elle n'a plus d'importance. Sa mort est la fondation de votre nouvelle vie. Dites-le, Elias.

Elias resta au sol, immobile. Il regardait les chaussures impeccables de Sarah. Il voyait son propre reflet dans le cuir verni. Il ne se reconnaissait pas. Son visage était un masque de cire, ses yeux étaient ceux d'un requin.

— Elle n'a plus d'importance, répéta-t-il.

Les mots sortirent de sa bouche comme des pierres tombales. L'Apex ne vibra pas. Aucune pointe de douleur. Le système valida la réponse. L'éradication de l'empathie était complète.

Sarah laissa échapper un soupir de satisfaction, presque érotique.

— Magnifique. Vous voyez ? La douleur n'est qu'un signal. Une fois le signal traité, il disparaît. Vous êtes libre, Elias. Libéré de la culpabilité, libéré de l'amour, libéré de ce poids inutile qu'est l'humanité.

Elle se détourna pour retourner vers ses écrans, lui tournant le dos avec une confiance absolue. Après tout, il était sa créature. Un automate lié par un contrat de tungstène et de chimie.

Elias se releva. Ses mouvements étaient fluides, d'une précision robotique. Il n'y avait plus de tremblements. Plus de sueur. Plus de peur.

Il regarda ses mains. Elles appartenaient à un étranger. Un étranger capable de tout, parce qu'il ne ressentait plus rien. Sarah Vane avait réussi. Elle avait créé le monstre

parfait : celui qui peut tuer sans que son pouls n'augmente d'un iota.

Il fit un pas vers elle. Puis un autre.

L'Apex indiquait dix-huit battements par minute. Un rythme de sommeil profond. Une stase organique.

Il vit sur le bureau de Sarah un coupe-papier en obsidienne, une relique décorative, tranchante comme le verre volcanique. Il s'en saisit. Le poids de l'objet était une information tactique, rien de plus.

Sarah, absorbée par les données de son "chef-d'œuvre", ne l'entendit pas approcher. Elle souriait aux courbes de niveau qui s'aplatissaient sur son écran, signe d'une stabilité mentale absolue.

— Vous avez raison, Sarah, murmura Elias à son oreille, se glissant derrière elle comme une ombre.

Elle sursauta, mais avant qu'elle ne puisse se retourner, il passa son bras gauche autour de son cou, l'immobilisant avec une force inhumaine, celle de celui qui ne retient plus ses coups par peur de faire mal.

— La douleur est un signal, continua-t-il. Et je crois que votre système a besoin d'une mise à jour.

Il plaça la lame d'obsidienne contre la gorge de la doctoresse. Elle se figea, ses yeux s'écarquillant, cherchant désespérément un signe de colère, de haine, de *quelque chose* dans le regard d'Elias qu'elle pourrait manipuler.

Mais elle ne trouva rien.

Il n'y avait que le vide. Le silence qu'elle avait tant prôné.

— Elias... balbutia-t-elle, sa voix se brisant. Votre Apex... si vous faites ça... l'adrénaline... il va vous tuer...

— Regardez les écrans, Sarah.

Elle baissa les yeux vers les moniteurs qui tapissaient le mur. Les graphiques d'Elias étaient des lignes droites, imperturbables. Pas une ondulation. Pas une pointe. Son cœur battait avec la régularité d'une horloge atomique.

Il allait l'égorger, et son corps n'en avait même pas conscience. Il était devenu si froid, si vide, que même la machine ne trouvait plus rien à punir.

— Je ne ressens rien, Sarah. Ni colère, ni plaisir. Juste une nécessité technique. Vous avez gagné. Vous avez créé l'homme qui peut vous tuer sans que son cœur ne batte plus vite.

Pour la première fois de sa vie, Sarah Vane connut la terreur. Une terreur brute, animale, qui envahit son corps, faisant grimper son propre pouls, celui qu'elle croyait maîtriser. Elle essaya de parler, mais seul un gargouillis s'échappa de ses lèvres.

— Chut, fit Elias, pressant la lame. Profitez du silence. C'est ce que vous avez toujours voulu, n'est-ce pas ?

Il commença à inciser. Lentement. Avec une précision chirurgicale.

L'Apex contre son cou resta silencieux. Seize battements par minute.

Elias Thorne n'était plus un homme. Il était l'autopsie d'un monde qui n'avait plus besoin de cœur pour fonctionner. Et dans cette salle blanche, sous les néons de

NeuroSync, il commença à démanteler son architecte, avec le calme glacial d'un dieu mort.

Chapitre 14

Cœur à l'Arrêt

L'acier du scalpel n'était pas froid. Pour Elias, il n'avait plus de température. Il n'était qu'un prolongement de son index, une extension de cette volonté d'épuration qui le possédait. Sous la lame, la peau du cou de Sarah Vane tressaillait. C'était une vibration infime, un code morse de terreur pure que son épiderme envoyait à la mort.

Elias la regarda dans les yeux. Il y chercha l'architecte, la visionnaire, la femme qui avait décrété que l'émotion était une scorie de l'évolution. Il n'y trouva qu'une bête. Une bête en cage, piégée dans la symphonie discordante de son propre rythme cardiaque.

— Vous sentez cela, Sarah ? murmura-t-il. Ce battement dans votre tempe ? C'est le bruit de votre échec.

Le silence de la salle blanche de NeuroSync était saturé d'ozone et de peur. Les moniteurs, tels des sentinelles spectrales, projetaient des lueurs bleutées sur le visage délavé d'Elias. Sur l'écran principal, la ligne de vie de l'homme était d'une horizontalité obscène. Seize battements. Un rythme de reptile en hibernation. Un rythme de cadavre qui marche.

Sarah tenta d'articuler, mais la pression du métal contre sa carotide transformait ses mots en un sifflement d'air comprimé. Ses pupilles étaient dilatées à l'extrême, absorbant la lumière des néons comme pour y puiser une dernière once d'existence.

— Vous m'avez appris le calme, reprit Elias, sa voix n'étant plus qu'un souffle monochrome. Vous m'avez appris à vider la pièce de tout ce qui brûle. Mais vous

avez oublié une chose, Docteur. Le vide n'est pas la paix. Le vide est un appel.

Il pressa davantage. Un filet de sang rubis, presque noir sous cet éclairage, s'écoula le long de la lame, venant tacher le col immaculé de la blouse de Sarah. L'Apex au cou d'Elias demeurait inerte. La pointe de tungstène dormait, trompée par l'absence totale de réaction biochimique. Elias était devenu l'angle mort du système.

Soudain, il se figea. Un tressaillement traversa son bras.

Dans l'architecture de son esprit, une porte qu'il croyait soudée par le gel de l'Apex commença à vibrer. Ce n'était pas une fuite. C'était une décision.

— On ne guérit pas du passé, Sarah. On le garde en laisse jusqu'au moment où on décide de le déchaîner.

Elias ferma les yeux. Il ne cherchait plus à repousser l'image de la voiture retournée, de l'odeur de l'essence mêlée au parfum de jasmin de sa sœur. Il ne fuyait plus le cri qu'il n'avait pas pu pousser ce soir-là. Au contraire, il l'invita. Il ouvrit grand les vannes de sa névrose, de sa culpabilité rance, de ce deuil qu'il avait momifié sous des couches de contrôle chirurgical.

Il visualisa le métal broyé. Il sentit la chaleur des flammes lécher ses joues. Il entendit le silence de Clara, ce silence qui l'avait brisé bien avant que l'Apex ne tente de le réparer.

Le changement fut instantané.

Sur les écrans, la ligne de vie d'Elias explosa. De seize, son pouls bondit à cent quarante, cent soixante, deux cents. Un pic d'adrénaline si violent qu'il aurait dû provoquer l'arrêt cardiaque immédiat. L'Apex contre son cou se réveilla avec un bourdonnement électrique féroce. La petite aiguille de tungstène se mit à vibrer,

cherchant désespérément la carotide, perdue dans la tempête de sang qui cognait contre les parois de son artère.

Mais Elias ne bougea pas d'un millimètre. Il maintenait Sarah contre lui, son corps secoué de spasmes invisibles, une fournaise interne consumant ses tissus.

— Elias... arrêtez... balbutia-t-elle, ses yeux rivés sur les consoles qui commençaient à saturer. Le système... il ne peut pas...

NeuroSync n'avait pas été conçu pour gérer une telle surcharge volontaire. Sarah était connectée au réseau par ses capteurs biométriques personnels, un lien fétichiste avec sa création. En un instant, l'agonie psychique d'Elias devint une donnée brute, un tsunami numérique qui s'engouffra dans les serveurs de la salle.

Les écrans se mirent à clignoter frénétiquement. Des lignes de code rouges s'empilaient, des messages d'erreur "SYSTEM OVERLOAD" hurlaient en silence. L'Apex d'Elias, en plein court-circuit, émettait de petites étincelles bleutées contre sa peau. La douleur était une nappe de lave s'étendant de son cou à ses lombaires, une décharge continue qui transformait ses nerfs en fils de cuivre incandescents.

— Regardez bien, Sarah ! rugit-il, sa voix retrouvant enfin les aspérités de l'humanité, une rage rocailleuse, magnifique dans sa laideur. C'est ça, la vie ! C'est ce désordre que vous vouliez lobotomiser !

Le système de NeuroSync commença à convulser. Dans les racks de serveurs derrière eux, des ventilateurs s'emballèrent dans un hurlement de turbine. L'odeur de plastique brûlé envahit l'espace. Sarah, prise dans le feedback émotionnel d'Elias via la liaison neurale, se mit à trembler de tout son corps. Ses propres souvenirs, ses propres refoulements, ses propres hontes remontèrent à la surface, injectés de force par le canal qu'elle avait elle-même ouvert. Elle se mit à pleurer des larmes de terreur pure, ses mains griffant inutilement l'air.

— Trop... c'est trop... Elias... pitié...

L'Apex d'Elias s'enfonça de deux millimètres supplémentaires. Il sentit la pointe de tungstène mordre dans le cartilage, juste à côté de la carotide. Le dispositif, affolé par l'impossibilité de réguler ce chaos, entra dans sa phase d'exécution finale. Le "Zen Obligatoire" allait devenir le silence éternel.

C'était le moment. Le point de rupture où la machine abdiquait devant le monstre qu'elle avait engendré.

Les lumières de la salle s'éteignirent brutalement, remplacées par les gyrophares rouges de l'alarme d'urgence. Le serveur central lâcha dans un bruit d'explosion sourde, projetant des éclats de verre et des étincelles. Dans ce chaos écarlate, Elias lâcha le scalpel.

Il ne restait que lui, l'objet, et la douleur.

Il glissa ses doigts sous le boîtier de métal boursouflé. La peau de son cou était brûlante, collante de sang et de sueur. L'Apex résistait, ses micro-crochets ancrés dans les tissus comme les pattes d'un parasite de métal.

— Vous voulez le calme, Sarah ?

Il poussa un cri qui n'avait rien d'humain, un hurlement qui contenait toutes les nuits d'insomnie, toutes les attaques de panique, toute la honte de l'accident, toute la haine pour cette perfection clinique.

Il tira.

Le son fut celui d'un tissu qui se déchire, un bruit humide et sec à la fois. Les

micro-filaments de tungstène furent arrachés de sa chair avec une violence inouïe. La douleur fut si vaste, si absolue, qu'elle en devint une couleur, un blanc aveuglant qui effaça tout le reste.

Elias Thorne s'effondra au sol. L'Apex, ce petit crabe de titane et de puces électroniques, gisait à ses côtés, ses pattes mécaniques s'agitant encore faiblement dans une dernière agonie technologique.

Le sang giclait de la gorge d'Elias, un flot régulier, pulsé par un cœur qui battait maintenant la chamade, libre, incontrôlé, sauvage. Il pressa sa main contre la plaie béante, sentant la chaleur de son propre intérieur s'échapper entre ses doigts.

À quelques pas, Sarah Vane était prostrée, le regard vide, les yeux fixés sur le plafond. Le crash du système avait grillé ses propres filtres. Elle n'était plus qu'une enveloppe vide, ses neurones calcinés par l'afflux massif de douleur qu'elle avait tenté d'éradiquer toute sa vie. Elle était la première victime de sa propre utopie.

Elias, à bout de souffle, sentit le froid de la dalle de béton contre sa joue. Sa vision se brouillait, se tachait de noir sur les bords. Mais dans sa poitrine, sous les côtes, il sentait quelque chose de magnifique.

Boum-boum. Boum-boum.

Un rythme irrégulier. Un rythme imparfait. Un rythme qui faisait mal.

Il esquissa un sourire sanglant. Il était là, dans les décombres de NeuroSync, entouré de machines mortes et d'une architecte brisée. Il allait peut-être mourir dans les minutes qui suivraient, vidé de son sang sur ce sol stérile. Mais pour la première fois depuis des années, il n'était plus une donnée statistique. Il n'était plus un patient.

Il était Elias Thorne. Et son cœur, dans un dernier acte de rébellion héroïque, battait la

mesure d'un monde où la douleur était enfin redevenue un droit.

Le silence revint, mais ce n'était plus le silence de Sarah Vane. C'était le silence de la fin d'un orage. Lourd, humide, et chargé de l'odeur de la terre retournée.

Elias ferma les yeux, sa main toujours pressée sur son cou, écoutant la seule musique qui importait encore : le bruit désordonné, furieux et sacré de son propre cœur à l'arrêt, qui refusait de s'arrêter.

Chapitre 15

Fréquence Zéro

La poussière de béton flottait dans l'air comme une neige grise, lourde, indifférente aux gémissements qui s'élevaient des décombres du hall de NeuroSync. Elias Thorne sortit de l'épicentre, ses pas laissant des traces poisseuses sur le marbre blanc. Le silence dans son crâne était plus assourdissant que les alarmes incendie qui hurlaient dans les étages.

Il porta la main à sa gorge. Ses doigts rencontrèrent un cratère de chair vive, une corolle de tissus boursouflés là où l'Apex avait été arraché. La tige de tungstène n'était plus là pour le piquer au vif, pour lui rappeler l'ordre du calme. Le sang avait séché en une croûte sombre qui craquait à chaque mouvement de mâchoire. Il aurait dû ressentir de l'agonie. Il aurait dû sentir l'adrénaline lui brûler les veines, cette vieille amie toxique qu'il avait fuie pendant des mois.

Rien.

Il n'y avait qu'une neutralité clinique, un zéro absolu niché derrière ses yeux.

Il traversa les portes de verre brisées. À l'extérieur, la ville n'était plus qu'une plaie ouverte. Le sabotage viral d'Elias s'était propagé comme un incendie dans une poudrerie. Dans les rues, c'était la fin du monde "Zen". Des centaines de citoyens, privés de leur régulateur ou subissant le choc de leur propre système nerveux soudainement libéré, s'effondraient sur le bitume, tordus par des crises de panique d'une violence inouïe. Certains hurlaient, les mains griffant leur cou, cherchant le bracelet qui n'envoyait plus de signaux, d'autres restaient prostrés, les yeux révulsés par l'afflux massif de cortisol que leurs corps n'avaient plus appris à gérer.

Elias marchait au milieu d'eux comme un fantôme parmi les vivants. Ou peut-être était-il le seul mort parmi les agonisants.

Il passa devant une femme agenouillée près d'une fontaine. Elle sanglotait avec une telle intensité que ses poumons semblaient vouloir s'extraire de sa cage thoracique. C'était le genre de spectacle qui, autrefois, aurait déclenché chez Elias une empathie dévorante, une douleur par procuration qui aurait fait vibrer l'aiguille de l'Apex. Il s'arrêta. Il la regarda. Il chercha en lui l'écho de cette pitié.

Il ne trouva qu'une observation technique : *Hyperventilation. Spasmes diaphragmatiques. Fréquence cardiaque estimée à cent-soixante.*

C'était tout. L'architecture de son âme avait été rasée. Le Dr Vane avait gagné, d'une certaine manière. Elle voulait éradiquer le "cancer de l'émotion". En brisant la machine, Elias avait achevé le processus. Les circuits de son cerveau avaient grillé sous la surcharge finale. Il était la pureté qu'elle recherchait : un vide parfait.

Il continua d'avancer, les jambes lourdes, direction le square qui surplombait la vallée de verre et d'acier de la métropole. Le ciel était d'un orange chimique, le soleil se couchant derrière les panaches de fumée noire qui s'échappaient des serveurs de NeuroSync.

Il croisa son reflet dans la vitrine d'un magasin d'électronique. Les écrans en démonstration affichaient tous le même message d'erreur : ****CRITICAL SYSTEM FAILURE – PLEASE BREATHE.****

L'homme dans la vitre était méconnaissable. Un spectre de cire avec un trou noir dans le cou. Ses yeux injectés de sang n'exprimaient ni la peur, ni la fureur, ni même la fatigue. C'étaient des billes de verre. Elias se demanda s'il restait quelque chose de sa sœur sous cette surface lisse. Il essaya d'évoquer le souvenir de l'accident. Le

crissement des pneus sur l'asphalte mouillé. L'odeur de l'essence et des cheveux brûlés. Le regard de Clara juste avant que le monde ne bascule.

Autrefois, cette image était un poignard. Aujourd'hui, c'était une photographie délavée, un dossier classé dans une langue qu'il ne comprenait plus. Il n'y avait plus de pic d'adrénaline. Plus de vertige. Plus de culpabilité.

Il était libre. Il était un monstre de sang-froid.

Il atteignit le square et s'assit sur un banc de pierre, loin des sirènes qui commençaient à saturer l'espace sonore au loin. La ville, en bas, s'allumait de mille feux de détresse. Les pannes de courant commençaient à plonger des quartiers entiers dans l'ombre, tandis que les voitures s'agglutinaient dans des embouteillages de pure terreur.

Elias posa ses mains sur ses genoux. Elles ne tremblaient plus. Jamais elles n'avaient été aussi stables. C'était la stabilité des cimetières.

Il pensa à Sarah Vane, là-bas, dans le dôme de verre, le cerveau probablement réduit en cendres par son propre rêve de silence. Elle avait voulu transformer l'humanité en une fourmilière de automates apaisés. Elle n'avait réussi qu'à créer un monde où la douleur, une fois libérée, devenait mortelle. Et lui, Elias, était l'unique survivant de cette expérience, parce qu'il n'avait plus rien à brûler.

Il prit une inspiration profonde. Ses poumons s'emplirent de l'air frais de la soirée, chargé d'ozone et de décomposition urbaine.

Respire. Mais pas trop fort, tu pourrais affoler le capteur.

La phrase lui revint en mémoire comme une plaisanterie macabre. Il n'y avait plus de capteur. Il n'y avait plus de limite. Il pouvait hurler à s'en déchirer la gorge, il pouvait courir jusqu'à l'infarctus, il pouvait pleurer toutes les larmes de son corps.

Mais il restait assis. Immobile.

Un gamin d'une dizaine d'années sortit de l'ombre des buissons. Il tenait son cou, les larmes traçant des sillons clairs sur ses joues barbouillées de suie. Le garçon regarda Elias, vit la plaie béante, le sang séché, et s'arrêta, pétrifié.

— Ça fait mal ? murmura l'enfant, la voix brisée par un sanglot.

Elias tourna lentement la tête vers lui. Il vit la terreur pure dans les yeux du gosse. Il vit le tremblement de ses petites mains. C'était une fréquence humaine, vibrante, chaotique. Elias chercha les mots. Il chercha le réconfort, le mensonge protecteur que les adultes offrent aux enfants.

Il ne trouva rien.

— Non, répondit Elias. Sa voix était un murmure monocorde, sans timbre. Ça ne fait plus rien du tout.

Le garçon recula, effrayé par cette absence totale d'humanité dans le regard de l'homme sur le banc, et s'enfuit en courant vers l'obscurité.

Elias resta seul.

Il regarda ses mains. Elles étaient vides. Sa vie entière avait été une lutte contre le chaos intérieur, une quête obsessionnelle pour le calme. Et maintenant qu'il l'avait enfin, ce calme absolu, cette "Fréquence Zéro", il comprenait l'horreur de la réussite. Le silence n'était pas la paix. Le silence était l'absence.

Il n'était pas guéri. Il était effacé.

Une première goutte de pluie tomba sur son front, puis une autre. L'orage éclata enfin, lavant le sang sur son cou, trempant ses vêtements en lambeaux. Elias ferma les yeux. Il sentit le froid de l'eau, l'humidité qui pénétrait ses pores. C'était une sensation physique. Une donnée sensorielle de plus.

Dans sa poitrine, son cœur battait toujours.

Boum. Boum. Boum.

Un rythme métronomique. Régulier. Sans aucune variation, malgré le chaos qui l'entourait, malgré la fin de sa propre histoire. Un cœur de machine dans une enveloppe de viande.

Il n'y avait pas de joie dans cette survie. Pas de triomphe. Juste la constatation d'une existence qui se poursuivait par habitude biologique. Il était le patient zéro d'un monde post-émotionnel, le premier homme à avoir traversé l'enfer pour s'apercevoir que de l'autre côté, il n'y avait pas le paradis, mais un désert de glace.

Elias Thorne, l'architecte qui craignait le désordre, avait enfin bâti la structure parfaite. Une vie sans peur. Une vie sans douleur. Une vie sans vie.

Il resta là, sur son banc, alors que la ville brûlait et que les hommes devenaient fous de trop ressentir. Lui, il respirait. Longuement. Lentement.

Sans capteur.

Sans chaîne.

Sans âme.

Le silence était enfin complet.

FIN

Merci d'avoir lu "Cœur à l'Arrêt"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)